

## DE LA DIFFICILE DÉCOUVERTE D'UNE SPÉCIFICITÉ DE L'ADOLESCENCE : «ENSOCIALISATION IDENTITAIRE» ET PERCEPTION DIFFUSE DE LA MORT PROPRE

Pierre Marc

### Avertissement

Il est rare que le chercheur ne se trouve pas un jour ou l'autre confronté à des publications de confrères qu'il projetait lui-même d'écrire ou à des thèses qu'il se promettait de développer. On sait comment l'air du temps met tel thème sur le devant de la scène, pour ne pas dire à la mode, comment plusieurs spécialistes l'approfondissent et comment peu à peu paraissent les écrits qui consignent et consacrent leurs efforts. Par voie de conséquence, il arrive plus souvent qu'on croit que le chercheur prenne connaissance d'un livre ou article dont tout ou partie est si proche de ce qu'il projetait de livrer au public que cette lecture lui coupe l'herbe sous le pied et qu'il en vienne à abandonner son propre projet de publication, surtout lorsque celui-ci n'est pas prêt à être édité.

La mésaventure m'est arrivée à propos d'une recherche sur l'adolescence au début des années 80. L'abondance des publications réservées à ce thème m'incitait à une interrogation sur la spécificité réelle de cette époque de la vie, que beaucoup d'auteurs certifiaient plus ou moins explicitement mais que je mettais en doute à bien des égards. Prenant successivement les divers points de vue spécifiant l'adolescence selon les auteurs les plus connus, aucun à lui seul ne m'apparaissait satisfaisant et j'en vins à mettre en doute cette spécificité, d'autant que la «crise» censée caractériser l'adolescence n'apparaît pas, loin de là, chez tous les adolescents et qu'elle caractérise largement autant des problèmes et situations d'adultes... J'en vins ainsi à mettre en doute la légitimité, sinon bien sûr de parler d'adolescence, du moins d'y discerner une étape de la vie aussi clairement individualisable qu'on le prétend. Je construisis un plan reprenant l'énumération des prétendues spécificités de l'adolescence (qui apparaissent ci-dessous) et l'emplis progressivement de critiques, craintes, refus d'isoler de telles spécificités et de construire à partir d'elles un discours sur l'adolescence. C'est alors que je fis la connaissance de plusieurs écrits, et surtout de ceux de G. Lutte...

S'il devenait relativement inutile de continuer à argumenter un plan de travail en majeure partie déjà abondamment rempli par d'autres, la question subsistait de savoir si parler d'adolescence garde une signification dans un discours se disant «scientifique». Autrement dit, ce qu'on développe au sujet de l'adolescence peut ne pas être dépourvu de sens et d'intérêt, mais, étant applicable à d'autres âges de la vie, n'a pas de raison d'être exclusivement développé au sujet de la seule adolescence.

Pourquoi par exemple traiter du développement intellectuel à l'adolescence si l'explication apportée concerne tout autant l'adulte que l'adolescent?

Cela dit, le fait qu'on échoue à discerner une spécificité caractérisant l'adolescence ne signifie pas que cette période de la vie n'en possède pas vraiment. D'abord, cette spécificité peut résulter de la conjonction de plusieurs facteurs et non de la prééminence d'un seul; *ainsi y aurait-il sens à isoler une phase de la vie sous le nom d'adolescence* non pas parce que telle caractéristique affective, ou sociale, etc., serait présente, mais *parce que la conjugaison de plusieurs variables (somatique, intellectuelle, affective, sociale...) dessine une résultante complexe et spécifique à cet âge*. C'était la première conclusion, apparemment très simple, à laquelle j'étais alors arrivé; elle présentait l'intérêt, que rétrospectivement je trouve banal mais toujours pertinent, d'ouvrir la voie à des perspectives d'action renouvelées auprès d'adolescents éprouvant telle ou telle difficulté : en effet, sachant que toutes les variables qui précisent la situation d'un adolescent sont intriquées les unes aux autres, agir au niveau de la difficulté révélée par l'adolescent lui-même ou mise en avant par un contexte en crise n'est pas la seule réponse possible au problème rencontré; par exemple, si un adolescent se drogue ou agresse son père, ce n'est pas nécessairement en travaillant sur la consommation de drogue ou sur des relations familiales tendues qu'on parvient à un renouvellement; ce peut tout aussi bien être en travaillant sur le corps de l'individu ou en étudiant avec lui une nouvelle insertion sociale qu'on dessine une situation moins délicate à vivre. Cette direction sera ici peu évoquée.

Autre direction de réflexion pour découvrir une spécificité de l'adolescence, qui n'exclut d'ailleurs pas l'idée de composition qu'on vient d'évoquer : on peut être tout bonnement passé à côté d'un élément caractéristique parce qu'il ne nous a pas traversé l'esprit, parce que nos habitudes de pensée, comme celles des auteurs que nous lisons et des spécialistes que nous écoutons, nous entraînent vers d'autres chemins, peut-être parce que, tout un chacun ayant été adolescent, le chercheur présente comme tout autre une résistance vis-à-vis de cet élément. *S'il existe une variable inconnue génératrice de difficultés chez tout adolescent (voilà précisément ce qui est susceptible de désigner une réelle spécificité de cet âge), il n'est pas exclu que les recherches menées par l'adulte sur l'adolescence l'éloignent de cette variable sensible, et toujours douloureuse pour lui des années plus tard*. Cela implique que nous ayons un certain degré d'inconscience vis-à-vis de cette variable et que, des années plus tard, elle ne nous soit pas devenue plus limpide. On trouve d'ailleurs un exemple d'une telle explication dans la résurgence œdipienne qui caractérise l'adolescence selon Anna Freud, et bien d'autres psychanalystes.

*La nature du lien à sa propre mort m'est apparue comme une probable spécificité de la situation de l'adolescent*. De ce point de vue, une génétique plus précise de l'évolution du sentiment de la mort propre manque à l'heure actuelle. Si les écrits sur le sentiment de la mort abondent, ils ne sont guère à ma connaissance axés sur cette perspective évolutive. Pourtant, si ce sentiment dessine selon tant d'auteurs la vulnérabilité de l'homme moderne, si l'incapacité des sociétés les plus développées à encadrer cette mort de conduites rassurantes et de rituels apaisants (ce qui n'a rien

à voir avec la négation de la mort si fréquente dans les pays occidentaux) est avérée, alors ce sentiment mérite d'être étudié non seulement dans ses manifestations les plus visibles (chez l'adulte en général), mais aussi dans son apparition (qu'on est autorisé à considérer progressive jusqu'à plus ample informé), à son intensification progressive au cours de la vie et à son éclatement au niveau de crises plus ou moins bien décrites en termes de crises du «milieu de la vie» et du «début de la vieillesse» par quelques psychanalystes. En somme, de diffuse et confuse, la perception de notre propre mort devient intense et claire, d'intellectuellement évidente elle devient affectivement retentissante : et, située à la charnière de cette prise progressive de conscience, l'adolescence a nécessairement maille à partir avec ce sentiment - peut-être à le fuir.

Toujours est-il qu'avec cette explication, qui ne sera développée ci-dessous qu'à titre d'hypothèse, je n'ai à peu près rencontré que des résistances auprès de mes proches, de quelque bocal universitaire qu'ils relèvent. Du refus amical à l'absence de réponse, du sourire amusé à l'interrogation interloquée, d'une demande de publication restée sans réponse à l'accusation qu'on m'a adressée d'être malade pour n'avoir pas su correctement liquider mon œdipe ! Le pire, face à ces rejets plus ou moins explicites, est qu'au fil des années j'ai été de plus en plus persuadé que cette hypothèse est pertinente et mérite droit de cité<sup>(1)</sup>.

Le lecteur, puisqu'il y a avertissement, est averti... D'une part il est invité à examiner rapidement diverses pistes *a priori* susceptibles de spécifier l'adolescence mais qui, à mon sens, n'y parviennent pas tant qu'on les prend isolément. D'autre part, toujours quant à cette spécification, il lui est proposé une hypothèse - dans laquelle il est libre après tout de percevoir lui aussi une pathologie de l'auteur... Ce caractère hypothétique explique qu'on puisse considérer ces pages comme un «projet de recherche».

Un sourire, ambigu, pour commencer. Maîtres primaires et secondaires présentent une telle différence de «sensibilité à l'adolescence», évidemment due aux âges de leurs élèves respectifs, qu'on peut sans crainte d'erreur conclure qu'enfance et adolescence sont des âges de la vie qui présentent des caractéristiques bien différentes; sans nul doute existe une «spécificité» de la seconde par rapport à la première... On veillera à ne pas attribuer à cette remarque introductive plus d'humour qu'elle n'en contient et à s'attacher à la réalité qu'elle révèle; en effet, alors que les questions posées par les instituteurs lors de multiples sessions de formation ne concernent quasiment jamais l'adolescence, inversement les professeurs du secondaire (formations initiale et continue), quand on les interroge sur les contenus qu'ils aimeraient aborder le plus en «sciences de l'éducation», de près ou de loin ils évoquent l'adolescence. Rapportée au seul plan professionnel, cette remarque, dira-t-on, est tautologique. Elle l'est moins quand on observe en outre que cette période de la vie pose problème à de nombreux

---

<sup>(1)</sup> Cette hypothèse est présentée in P. Marc, Les évolutions du sentiment d'identité de l'adolescent et de sa perception de la mort, *Aprendizagem/Desenvolvimento, Revista Internacional*, Lisbonne, 1990, III, 10, 69-75 (il s'agit de la transcription d'une conférence faite à Lisbonne en mai 1986).

maîtres secondaires, qu'ils se considèrent démunis face à elle et que leurs questions la relie quasiment à tout coup au phénomène de la désobéissance et du chahut. Alors que les interrogations sur l'enfance en provenance des instituteurs reflètent beaucoup plus rarement cette inquiétude.

### 1) Quelle est la «spécificité» de l'adolescence ?

La littérature spécialisée sur l'adolescence est évidemment dans l'obligation de «spécifier» l'adolescence, c'est-à-dire de la définir différentiellement par rapport aux autres époques de la vie. Et comme cette littérature est particulièrement abondante, ces spécifications ont tendance à se multiplier<sup>(2)</sup>.

a) La variable la plus simplement et immédiatement différenciatrice est semble-t-il l'âge de l'adolescence - apparition et fin, et donc durée. Elle est en réalité difficile à maîtriser. On sait bien que, dans le langage courant, à 5 ou 50 ans l'on n'est pas adolescent. Mais délimiter sérieusement les deux limites de la fourchette est complexe. Admettons que la première d'entre elles, qui sépare l'enfance de l'adolescence, ne soit pas trop problématique (encore que les premières menstruations ou le développement de la verge, indices pubertaires décisifs pour beaucoup d'auteurs, confrontent à une relativité culturelle plus importante qu'on croit). La seconde l'est par contre définitivement - même en s'arrêtant ainsi à de seuls indices physiques et développementaux. La fin de l'adolescence correspond-elle à la fin de la croissance physique, à la capacité de procréer - mais il existe un gouffre entre l'apparition physique de la possibilité de procréer et l'autorisation sociale de le faire ? Toujours en prenant l'âge comme référence susceptible de définir l'adolescence, va-t-on décider qu'elle s'achève lorsque la croissance mentale est parvenue à son terme - moment à vrai dire indéfinissable tant que n'est pas arrêté un *a priori* - mais sur quel *a priori* dégager un consensus... ? Considérerait-on que l'adolescence s'achève lorsqu'une insertion sociale particulière a eu lieu : choix d'une profession, indépendance économique, etc.?

---

<sup>(2)</sup> Qu'on ne sous-estime pas cette obligation «livresque» de définir le phénomène. Le nombre des publications renseigne sur le besoin du public (et sur l'existence d'une mine d'or pour l'édition) mais incite aussi chaque auteur à introduire une différenciation - sous forme d'une définition (relativement) originale. Comment ne pas renforcer et amplifier alors le sentiment chez le lecteur qu'existe une différence. Le fait que ces différenciations et spécifications soient nombreuses crée peu à peu un fossé, et risque de l'approfondir. Si bien que l'abondance d'ouvrages et de contenus focalise l'attention du grand public sur une *différence* plutôt que sur une *communauté*. Il est ainsi compréhensible que cette accumulation accentue la perception désormais commune que l'adolescence est le lieu d'un problème (d'une «crise» comme chacun sait). Cela dit, pour bien des auteurs la spécification résulte de la particularité d'un moment génétique; entre enfance et âge (dit) adulte, l'adolescence apparaît alors moins comme une anomalie ou une pathologie que comme étape d'une genèse. Une telle attitude est probablement plus favorable à l'approfondissement qu'à la stigmatisation de la différence.

Ce seul exemple de l'âge, le plus simple pourtant, montre combien délimiter une spécificité de l'adolescence est complexe<sup>(3)</sup>. Or les autres catégories qu'on peut retenir pour tenter de définir cette période de la vie réservent des surprises plus importantes encore. En voici quelques-unes, qui résultent d'une classification des difficultés rencontrées par l'adolescent telles que la littérature spécialisée les mentionne - et telles, il est vrai, qu'il arrive de les observer chez des individus d'un âge compris entre l'enfance et l'âge adulte... ne serait-ce qu'en raison des moqueries qu'elles leur occasionnent.

b) La puberté est l'occasion de parler d'âge mais aussi de traiter de l'adolescence à travers des modifications *somatiques* importantes. Les ouvrages sur l'adolescent insistent sur le fait que son corps est spécifiable en ce qu'il est porteur de divers et nombreux avatars. Qui n'a d'ailleurs lu ces descriptions consternantes... Des acnés envahissants aux pilosités naissantes (gênantes d'être inachevées chez le garçon et si développées chez la fille), des mues vocales aux rougeurs subites, des gaucheries gestuelles aux compulsions homosexuelles, d'une croissance désordonnée (l'échassier dégingandé, la grande perche...) aux comportements alimentaires déstabilisés (anorexies et boulimies sont en ce cas envisagées comme inadaptations passagères), etc., etc., l'adolescence apparaît comme une grande imperfection, et par conséquent comme une sorte de quête, d'attente d'un état d'achèvement - de l'état adulte auquel elle ne saurait implicitement que tendre de toutes ses forces.

Une telle description, même si elle correspond à des réalités comportementales qu'il ne s'agit pas d'occulter, finit par caractériser l'adolescence par une telle somme d'ennuis somatiques et de difficultés à vivre qu'on se demande si des specimens privés de toutes ces difficultés existent encore, et s'ils ont seulement droit de cité. On peut reprendre chacune de ces caractéristiques physiques pour arriver à la conclusion qu'existe *aussi* cet éphèbe n'éprouvant pas de gêne physique particulière et qui vit d'emblée ce corps nouvellement mature (par exemple dans sa sexualité ou dans ses efforts sportifs et autres) d'une manière que bien des enfants ou des adultes lui envient. N'importe quelle plage et n'importe quel terrain de sport au plus fort de leur fréquentation donnent tout autant le spectacle du triomphe physique de l'adolescent que celui des éventuels déboires cités ci-dessus. A tant insister sur la dimension négative d'allures et comportements physiques, l'on prend dangereusement le risque de spécifier l'adolescence comme étape somatique difficile. Pour voir dans cette étape un état bancal..., il importerait de se livrer à un décompte précis : prenons mille enfants, mille adolescents et mille adultes correctement appareillés, observons et répertorions attentivement leurs comportements en face de catégories finement délimitées, comparons des occurrences et utilisons le test statistique. Et livrons enfin des conclusions définitives... Une telle enquête somative, qui légitimerait ou

---

<sup>(3)</sup> On en restera malgré tout dans ce qui suit à la fourchette 12/13 à 17/18 ans. En fonction de ce qui précède, elle n'est pas particulièrement convaincante, et en tout cas pas plus que d'autres, mais c'est la plus usitée...

infirmait les descriptions de centaines de livres quant à cette spécificité somatique de l'adolescence, manque semble-t-il.

c) Une autre catégorie de spécification de l'adolescence est le *développement intellectuel*. Elle semble beaucoup plus complexe que les précédentes (âge et manifestations somatiques) bien qu'elle soit en réalité fort documentée, notamment depuis les travaux de cet infatigable théoricien de la connaissance que fut Jean Piaget. Peut-être est-ce d'ailleurs en partant de cette catégorie qu'il est dans un premier temps le plus simple de définir l'apparition de l'adolescence.

La possibilité d'ébaucher des opérations formelles, qui se construisent sur les bases concrètes précédemment acquises, se caractérise par la maîtrise progressive d'un mode de fonctionnement mental de type expérimentaliste dont le caractère à la fois hypothético-déductif (émission d'hypothèses suivie de tentatives de vérification et d'infirmité) et combinatoire (qui s'appuie sur les compréhensions antérieures des classifications et sériations), notamment ouvert à la distinction entre «le nécessaire et le suffisant», ouvre la voie au mode de pensée le plus élaboré dont l'être humain soit capable suivant cette théorie. Désormais susceptible de s'écarter du réel pour les passer au crible de catégories d'analyse toujours plus fines, l'individu se désengage des catégories mentales directement issues de ses perceptions et s'affranchit des esclavages que celles-ci entretiennent tant qu'elles ne sont pas organisées par des concepts.

A l'activité sensorielle peut s'associer une constante activité mentale susceptible d'agencer le monde, d'en examiner les caractéristiques tout en ajustant toujours plus finement les catégories d'analyse. En ce sens, les lectures de la psychologie piagétienne et de la psychanalyse s'inscrivent dans une perspective génétique suffisamment identique pour que les débats qui s'entêtent à les opposer paraissent futiles : l'individuation de la personne face au monde.

On n'oubliera pas que réalité extérieure et langage se co-construisent simultanément. Ce point n'est pas seulement important en ce qu'il constitue un (célèbre) secteur de rencontre entre cognitivistes, linguistes et psychanalystes. Il l'est aussi parce qu'il montre l'existence d'un isomorphisme des étapes génétiques de l'émergence du monde et du mot. D'abord simples choses du monde, à l'égal de tant d'autres, il faut des années pour que les mots s'individualisent au point de s'abstraire progressivement en notions, qu'on peut pour faire bref considérer comme des intériorisations d'un monde dès lors «pensable». En ce sens, les longs débats et reconstructions du monde par l'adolescent sont caractéristiques autant d'une évolution cognitive qu'affective. L'une et l'autre conduisent à permettre de construire un discours sur le monde. Si l'élaboration cognitive autorise le mûrissement progressif d'une argumentation logique, le nécessaire réagencement de l'expression du désir constitue le moteur puissant, et peut-être inépuisable, des fonctionnements mentaux dits intellectualisants de l'adolescence.

L'accession aux opérations formelles, l'intériorisation du monde extérieur et de ses caractéristiques et la capacité de travailler mentalement sur ces dernières, le développement du «jugement moral» et l'affirmation des sensations esthétiques et éthiques sont autant de révélations de ce que l'individu parvient à une étape manifestement nouvelle de son développement mental. L'«intellectualisation du discours», qui entraîne des discussions interminables de reconstruction et de moralisation du monde, dans laquelle les psychanalystes décèlent souvent - à leur tour - un type nouveau de spécificité sur lequel on reviendra, une telle «intellectualisation» est permise par cette évolution génétique ultime.

Plusieurs objections font qu'une telle acception de l'adolescence, indiscutablement intéressante, pose autant de problèmes qu'elle n'en résout. La première d'entre elles est contextuelle : le milieu dans lequel vit l'adolescent le marque de manière telle qu'une description unique et unificatrice valable pour l'espèce humaine relève plus de la déclaration d'intention, et de la construction théorique, que de l'observation impartiale. Le passage de l'enfance à l'état adulte se fait de cent manières suivant les lieux, si bien que les stades génétiques piagétiens prennent ici et là des teintes différentes et que l'idée de leur «permanence» est fragile. Au sein d'une seule et même société, de plus, les étapes et performances intellectuelles varient suffisamment d'un milieu à l'autre pour inciter à la prudence. Enfin, même au sein d'un seul milieu social, les variations dues aux stimulations et interactions sont telles que le développement d'un sujet à l'autre est très variable. L'hypothèse d'une apparition et d'une genèse universelles et permanentes de l'intelligence humaine est donc difficilement soutenable et ce qu'il est tout au plus possible d'invoquer est l'existence d'une vaste mais relativement imprécise phylogenèse des processus mentaux au sein desquels une étape particulière, l'arrivée des opérations formelles, spécifierait l'accession à l'adolescence.

Encore précisera-t-on que cette imprécision s'aggrave quand on constate que la fin de l'adolescence ne saurait être spécifiée ultérieurement à l'acquisition de cette capacité hypothético-déductive. En outre, l'existence d'une adolescence chez les personnes dont l'accession aux opérations formelles est douteuse, ou limitée, devrait-elle être remise en cause ? La question centrale, d'ailleurs largement aussi intéressante que la précédente, devient celle de savoir ce qu'est cognitivement un adulte... Dans la théorie piagétienne de la connaissance, le plus simple est d'argumenter que c'est justement l'apparition des opérations formelles qui signale l'entrée dans la vie adulte, ce qui transforme l'adolescence en catégorie superflue et refuse aux personnes cognitivement défavorisées l'accès à la vie adulte.

d) C'est évidemment en entrant dans le domaine de l'*affectivité* que la recherche d'une spécificité de l'adolescence semble le plus couronnée de succès, surtout grâce à l'approche psychanalytique (voir notamment A. Freud, 1949). On sait que la période de latence vient occulter les dynamiques œdipiennes et déplace les énergies rendues ainsi disponibles en favorisant le développement physique, intellectuel et social de l'enfant à l'école primaire. Cette neutralité affective est apparente plus que réelle. Une

observation poussée montre vite, et peut-être plus vite de nos jours que de ceux de Freud, que l'affect œdipien colore constamment, quoique subtilement, la vie de l'enfant; les réapparitions œdipiennes massives de la préadolescence et de l'adolescence confirment l'existence de ce souterrain familial. Mais des mécanismes puissamment sublimatoires occupent prioritairement le devant de la scène durant des années, jusqu'à ce que les pressions instinctuelles de la puberté emplissent soudainement la vie : une sexualité nettement génitale s'éveille (qui remplace les archaïques dispersions érogènes) que le cadre social n'accepte toujours pas facilement de nos jours de la part de sujets très jeunes (par exemple de 12-14 ans).

Il importe de souligner que le premier choix sexuel de l'individu, œdipien, a eu lieu très tôt dans sa vie et qu'il est impossible que cette dynamique disparaisse du jour au lendemain. Elle constitue un prototype relationnel, social et sexuel qui suit chaque personne sa vie entière mais dont l'impact durant l'adolescence est d'autant plus notable qu'il est encore unique dans son passé; la fréquente absence d'un autre engagement affectif et sexuel explique que d'autres références, ne serait-ce que conscientes, manquent pour modifier la donne œdipienne.

Les manières dont l'individu engage sa libido lors de sa puberté et en réaction au retour du refoulé œdipien sont diverses et longuement décrites dans la littérature analytique. Sans les développer, il est intéressant de les citer parce que, là encore, elles incitent à la prudence avant de les considérer comme caractéristiques de l'adolescence<sup>(4)</sup>.

- Quand l'amour anciennement éprouvé pour les parents n'est pas ressenti trop menaçant, le remplacement de l'objet parental par un substitut est un mécanisme fréquent, même s'il lui arrive d'être fugace et susceptible de revirements rapides; combien d'enseignants sont médusés par les mécanismes transférentiels positifs dont ils sont l'objet, et auxquels ils tendent peut-être trop souvent à réagir en s'estimant «bons objets»...

- Une réaction dans laquelle la littérature discerne souvent une spécificité de l'adolescence est la réponse narcissique : l'individu devient objet de son amour, se centre sur lui-même, sur ses qualités infinies et peut en venir à s'isoler dans une tour d'ivoire; on retrouve les «intellectualisations» déjà mentionnées, les reconstructions d'un monde en fonction de l'étalon personnel, etc.

---

<sup>(4)</sup> Savoir pourquoi un individu particulier adopte tel mode de réaction face à ce réveil de la pulsion n'est pas simple. Ainsi les analystes les plus diserts sur l'adolescence ne paraissent-ils pas en mesure de prévoir vraiment comment tel préadolescent, qu'ils suivent, réagira à la puberté. Sans doute est-ce toutefois la manière dont la personne a vécu son attachement à ses parents et a «enterré» cette période œdipienne qui explique principalement son mode de réaction en ce sens que les mécanismes de défense structurés à cette époque colorent ensuite définitivement la vie de l'individu. Ce n'est pas oublier le poids du contexte social dans lequel a vécu et vit l'adolescent considéré.

- Il arrive toutefois fréquemment que le lien d'amour aux parents se transforme simplement en son contraire, processus caractéristique des «formations réactionnelles du moi»; cette substitution de la haine à l'amour déplace le problème sans le résoudre, d'autant que les parents eux-mêmes sont susceptibles d'y répondre par autant d'agressions que leur enfant.

- En l'absence d'un objet extérieur clairement identifiable (parents ou substituts) contre lequel retourner son agression, il arrive souvent que l'adolescent la retourne contre lui-même, en un processus psychologique qui, s'il ne caractérise certainement pas un seul âge de la vie, paraît particulièrement éclairant au niveau des conduites adolescentes. L'adolescent dépressif tend à s'isoler et ses tentatives de suicide surpassent celles des autres âges (V. Courtecuisse, 1992). Dans la même perspective, les conduites autodestructrices n'abusent personne (vitesse, drogue, etc.)

D'autres comportements en réponse à la réactualisation des affects œdipiens existent, par exemple le renforcement d'anciennes défenses ou l'apparition de nouvelles. Mais ces quatre catégories éclairent de nombreux comportements sans elles peu compréhensibles. On citera seulement quelques exemples, de l'ascétisme (qu'on retrouve en partie dans l'anorexie, les amours dites platoniques et divers comportements obsessionnels, etc.) à son contraire (la boulimie, une masturbation répétée, une vertigineuse succession de partenaires, etc.), de l'opposition la plus anti-conservatrice (condamnations systématiques de telle personne ou tel groupe, refus d'obéissance, grossièretés, crainte de se montrer tendre, haine ambivalente envers la famille vis-à-vis de laquelle on se pose à l'aide de singularités de tenue - vêtements, coiffure) à l'obéissance la plus conformiste vis-à-vis de nouvelles règles (poids de la bande, des amis, des pairs et caractère sacro-saint de ces conduites nouvelles), d'un narcissisme intense, déjà signalé, confinant à l'égoïsme à une éclatante générosité dans quelques contacts sociaux (oblativité, don de soi, engagements vis-à-vis de causes nobles - tiers-et quart-monde, écologie...), etc.<sup>(5)</sup>

Mais il est notable que tous ces comportements, qui consistent à réinvestir un amour à proprement parler inassumable tant psychologiquement que socialement (et qui est donc travesti, qui change d'objet, qui se retourne tel quel, ou modifié, vers soi-même, etc.), ces comportements sont loin d'être caractéristiques de la seule adolescence. Il suffit de reprendre les quatre tirets organisateurs ci-dessus et les exemples du paragraphe précédent, en analysant cette fois-ci des conduites d'adultes, pour s'apercevoir que de tels comportements concernent la vie entière de chacun; si bien que toute prétention visant à spécifier l'adolescence à l'aide de leur apparition est peut-être quantitativement envisageable mais non qualitativement.

---

<sup>(5)</sup> L'utilisation par Winnicott de l'expression «pot-au-noir» illustre bien une situation de confusion apparente où telle réaction et son contraire peuvent résulter d'une origine semblable et où personne ne comprend plus rien aux agressions symboliques tournées de l'adolescent vers l'adulte autant que l'inverse.

Conclure à cet égard à une spécificité de l'adolescence reviendrait à considérer que cet âge de la vie a l'exclusivité de certains transferts, de certaines sublimations ou de certaines formations réactionnelles, bref de certaines défenses. La réapparition d'une pulsion ou un nouveau déguisement pulsionnel sont peut-être des phénomènes fréquents à l'adolescence mais il serait naïf, et d'un adultocentrisme douteux, que d'en estimer la vie ultérieure dépourvue... Pour le dire autrement, existerait-il une rencontre pulsion-surmoi qui serait spécifique de l'adolescence ? Non : c'est la vie entière qui est faite du surgissement de bouffées pulsionnelles qu'on s'applique à colmater au prix de grandes dépenses d'énergie... Au plan quantitatif, cela dit, outre qu'on retrouve l'aspect cumulatif déjà signalé dans l'avertissement à ces lignes, on se gardera d'oublier que *l'adolescence est l'âge auquel de telles réactions apparaissent pour la première fois* - et qu'il n'est pas exclu qu'elles puissent plus qu'à un autre âge laisser l'individu désemparé...

Une autre manière d'approcher psychanalytiquement l'adolescence réside dans l'extension progressive de ce processus par lequel l'être humain est en moyenne apte à toujours plus confronter la pulsion à la réalité. On sait que la réalité s'impose peu à peu au nourrisson en ce qu'elle contrecarre un principe de plaisir d'abord tout puissant et que l'apparition des premiers « respects » envers la réalité ne consiste guère d'abord qu'à accepter un *détour* (aussi éphémère que possible) en vue de parvenir à l'objet susceptible de soulager les tensions qui s'élèvent au fur et à mesure que ce plaisir reste insatisfait. *S'humaniser en société* (on excusera le pléonasme) consiste à avancer toujours plus dans cette confrontation pulsion-réalité, à débrouiller progressivement le monde, et soi face à lui, et à devenir toujours plus capable de s'éprouver en tant qu'être conscient de son individualité, d'une identité palpable et relativement stable dans le temps et l'espace. Freud insista sur le fait que le moi naît aux points de rencontre, conflictuels, entre le ça et l'extérieur, et les deux psychanalystes britanniques M. Klein et D.W. Winnicott, entre autres, insistèrent sur ce processus individuant<sup>(6)</sup>.

On ne saurait trop ergoter sur le fait qu'une telle évolution représente un progrès puisqu'elle amène d'une indistinction primitive généralisée à la clarification du monde extérieur, de notre propre position face à lui et face aux personnes qui, essentiellement, le composent. À l'adolescence, le réinvestissement libidinal obligé qu'on a succinctement décrit participe de ces affinements, mais il ne constitue qu'une variable parmi toutes celles qui expliquent la progression. Exemple notoire, les évolutions intellectuelle et affective, dont on tend complaisamment à souligner qu'elles suivent des types de progression peu comparables, œuvrent à la même individuation de la personne dans le monde et face à lui. On peut évidemment conclure que l'adolescence se caractérise par une nouvelle possibilité différenciatrice de ce point de vue mais on

---

<sup>(6)</sup> Dans les limites d'un bref article, il n'est pas possible de développer très avant les vues de ces auteurs quant à l'adolescence, par exemple, pour la première, au niveau du « corps morcelé » qui éclaire bien les difficultés somatiques mentionnées plus haut (et notamment les anorexies et boulimies), et, pour le second, en ce qui concerne les comportements délictueux de l'adolescence. Cf. M. Klein (1959) et D.W. Winnicott (1980 a & b).

peut tout aussi bien n'y voir qu'une nouvelle évolution, autant permise par le développement opératoire de l'intelligence que par le réagencement libidinal auquel oblige l'apparition de la puberté.

e) Les pistes examinées ci-dessus ont toutes un impact sur des comportements qui retentissent au plan *social*. La plupart des auteurs qui traitent de l'adolescence insistent d'ailleurs sur cette direction en vue d'interpréter les conduites adolescentes et cernent là une spécificité qu'ils expriment en terme de cas-limite, de marge, de déviance, de débordement, de délinquance, d'excès, bref de «crise». La permanence de cette perspective dans la littérature a consacré la célébrité du livre de Debesse sur la «crise» d'originalité juvénile<sup>(7)</sup>.

De nombreuses limitations sociales ne peuvent guère qu'inciter l'adolescent à contester un ordre établi dans lequel, apte à procréer, il est invité à attendre, dans lequel, capable de produire, il voit repousser cette possibilité pour des raisons de longueur de formation et de chômage, dans lequel, capable de raisonnement et de discernement, il doit attendre son droit de vote, dans lequel, cible des industriels, des commerçants et des publicitaires de tous ordres, il reste longtemps dépendant financièrement, etc. Evidemment, ces limitations mettent l'accent sur une spécificité des valeurs et structures de notre monde social et non sur une spécificité de l'adolescence. D'ailleurs l'incidence des variables sociologiques et sociales sur le comportement adolescent est patente. L'étude fondamentale de A.-M. Rocheblave-Spenlé sur les rôles sociaux a depuis longtemps montré combien l'entrée dans les rôles masculin et féminin est influencée par le milieu social dans lequel vit l'adolescent; la responsabilité que le corps social lui octroie (par exemple le travail qu'exercent relativement tôt les individus des classes sociales les moins favorisées) atténue ou supprime cette «crise» et, par comparaison, bien des excès apparaissent comme une réponse à l'impuissance et à l'irresponsabilisation.

Le danger d'étiqueter l'adolescence existe et il semble que les sociétés du Nord, dont le développement économique est en partie au moins à l'origine de ces phénomènes d'impuissance et d'irresponsabilisation, n'ont pas su y échapper durant quelques décennies. Décrire l'adolescence à l'aide d'une seule catégorie de pensée, et surtout

---

<sup>(7)</sup> Si Stanley Hall, avec son célèbre *Adolescence* (1904), inaugure la littérature spécialisée sur l'adolescence tourmentée, Debesse est probablement l'auteur qui a le plus fait pour attirer l'attention des lecteurs francophones sur les problèmes de l'adolescence. Outre ce célèbre livre sur *La crise d'originalité juvénile* (1936), son *Que sais-je* sur l'adolescence (1946) tient le devant de la scène depuis un demi-siècle, et les développements qui y sont réservés à cette fameuse «crise» sont quasi-inchangés durant cette longue période. La plupart des autres auteurs francophones emboîtent le pas et lient aussi le thème de l'adolescence à l'idée de conflit et de «crise», et leurs écrits ont pu influencer l'opinion publique autant que les convictions de leurs collègues en écriture et des chercheurs, au point que se développe longtemps cette vision stéréotypée d'une l'adolescence tempêteuse (ne serait-ce que pour cette raison, mais il y en a d'autres, autant doter le mot «crise» de guillemets).

de valeur, est pourtant aussi insensé que d'opposer les enfants aux adultes ou les hommes aux femmes...<sup>(8)</sup>

Anthropologiquement parlant, l'adolescence apparaît comme l'abandon du monde maternel et comme un passage au monde paternel pour les garçons et au monde féminin pour les filles. Les phénomènes d'*initiation* caractéristiques de cette période dans les sociétés traditionnelles se retrouvent plus ou moins nettement dans la plupart des activités imposées aux adolescents des sociétés dites développées. De nombreux ethnologues insistent sur ce passage, qui amène l'enfant ou le jeune au monde de l'adulte<sup>(9)</sup>. Les psychanalystes, dès qu'ils développent des vues anthropologiques, ont des perspectives comparables; on sait par exemple comment les jungiens construisent la genèse de l'enfance autour du passage matriarcat-patriarcat<sup>(10)</sup>.

On aurait tort de ne voir dans certaines des activités rituelles entourant l'adolescence dans nos sociétés occidentales qu'une simple survivance anachronique et de mettre en avant les finalités «modernes» de formation des jeunes. L'école, l'armée et certains groupements de jeunes (politiques, sportifs), qui constituent autant d'exemples frappants et visibles, abondent en brimades dont le but semble autant d'administrer une souffrance, typique de tant d'initiations traditionnelles, que d'apporter la formation pour lesquelles elles sont censées exister. Outre le fait que les rites initiatiques consistent eux aussi en périodes de formation, on soulignera que c'est après être passé sans broncher par une souffrance scolaire ou militaire que, dans nos sociétés, le jeune habille son nouveau statut.

Chacune de ces directions d'analyse sociale de la situation de l'adolescent mériterait d'être approfondie. Mais, encore une fois, il s'agit moins ici de se livrer à des approfondissements que de rechercher la spécificité de l'adolescence. Or, et même si l'on pouvait s'y attendre plus encore de ce côté social qu'au niveau des autres directions d'étude, on observe que les comportements soi-disants typiques de l'adolescent ne résultent toujours que de la spécificité de la collectivité qui l'abrite et dont sa conformité (ou sa déviance) le font membre.

---

<sup>(8)</sup> Dès que l'approche de l'adolescence se veut pluripartite, dès que l'auteur s'inquiète de savoir si l'adolescence a toujours existé et si, de nos jours, elle existe partout (point de vue auquel on s'est familiarisé plus haut avec le travail de J. Balegamire Bazilashe); dès ce moment ce risque s'éloigne. La voie suivie par Palmonari (1983) constitue un exemple intéressant : cet auteur livre en peu de pages un aperçu relativement complet de pistes diverses qui rend difficile la défense et illustration d'une seule catégorisation.

<sup>(9)</sup> Toute ethnie possède des modes initiatiques relativement spécifiques, même si quelques grands thèmes traversent la plupart des rites. Ainsi en est-il de la communication avec le monde des ancêtres, de l'accession au pouvoir, au monde des adultes, à la production et à la reproduction, de la mort à l'état qui s'achève et de la renaissance au suivant. Un exemple intéressant parmi bien d'autres : *La mort sara*, de R. Jaulin (1971).

<sup>(10)</sup> C.G. Jung ouvre lui-même la voie (voir par exemple *Conflits de l'âme enfantine*, Aubier, Paris, 1936).



«Il y a toujours eu une adolescence» est donc une phrase qui, côté social, est ambiguë à loisir et, au bout du compte, tautologique : tant que les valeurs explicites et implicites d'un groupe social le structurent en un ensemble dont les règles de gestion de l'adolescence sont particulières, alors l'adolescence est particulière... A la naissance l'être humain ne porte toutefois pas en lui les germes d'une adolescence à venir. Son potentiel implique une évolution et, par là, des modifications (somatiques, intellectuelles et affectives), mais celles-ci ne sauraient se transformer en «crise» qu'en fonction de valeurs sociales. S'il ne s'agit pas de développer une critique gratuite vis-à-vis de celles-ci, on doit néanmoins se demander pourquoi le chercheur les reprend telles quelles et pourquoi il *renforce* (sciemment ou non) un système momentané d'appréhension de l'adolescence, propre à une société, ...quitte à accentuer au sein de la population un sentiment de difficulté et de dangerosité qui serait de toute éternité propre à cette époque de la vie.

Certes il est loisible de reprendre tous les éléments évolutifs abordés dans cette première section et d'en tirer la conclusion que l'adolescence est spécifique du seul fait de constituer une étape intermédiaire entre les situations socialement plus typées de l'enfant et de l'adulte. A la suite de beaucoup d'autres, un auteur comme J.-P. Deconchy insiste de manière convaincante sur cet état-charnière. Il importe seulement, outre que cette mise en perspective confine parfois au truisme, qu'une telle spécification ne pousse pas à amplifier de manière adultocentrique la condamnation de comportements adolescents.

## 2) Une autre piste : l'évolution du sentiment de notre identité

Plutôt que de questionner le phénomène adolescence de l'extérieur, il est intéressant de le cerner en interrogeant les adolescents eux-mêmes sur la manière dont ils se vivent au sein de la société. Le projet est particulièrement ambitieux et il n'est pas possible d'en parler ici autrement qu'à titre d'hypothèse, d'autant qu'une telle recherche, si on décide de la mener au delà du seul dépouillement de questionnaires, confronte à des problèmes complexes :

- Ce sentiment d'identité, que se construit l'adolescent et sur lequel on désire le questionner, peut-on le comparer à ceux des personnes plus jeunes et plus âgées et, ainsi, arriver à décrire une évolution au cours de la vie du sentiment de son identité propre par l'être humain ?
- L'évolution du sentiment qu'a l'individu de son identité au cours de la vie le confronte à un questionnement sur sa mort, et ce phénomène reste le tabou par excellence à notre époque. Intégrer cette variable à la recherche implique qu'on

l'ouvre à des considérations philosophiques sur la mort et sociologiques sur son traitement social (deuil, croyances rassurantes, etc.).

- Enfin, cette complexité s'obscurcit encore du projet, inchangé, de découvrir à ce nouvel étage une spécificité de l'adolescence ailleurs difficile à cerner.

On considèrera donc ce qui suit comme un seul essai susceptible d'amorcer une recherche ultérieure.

- *Pour un balisage de la genèse du sentiment d'identité de la personne  
D'une «ensocialisation identitaire»...*

*On partira de cette première hypothèse que, durant l'enfance, d'inexistant, le sentiment identitaire se dessine comme une progressive individualisation de l'être dans/contre le monde. L'individu se perçoit d'abord comme étant le résultat du mariage de divers éléments caractéristiques et profondément ancrés dans sa personne. A ses yeux, ces éléments sont constitutionnels, génétiques, peut-être héréditaires : de leur combinaison résulte une personnalité, qui délimite et délimitera indéfiniment le centre de l'être, son cœur inaliénable. Leur résultante constitue en somme «la nature individuelle» de chaque personne, ce qui fait que cette personne se sent caractéristique, et même unique.*

Cette hypothèse relative à la genèse progressive, chez l'enfant, d'une identité qu'il centre massivement sur lui-même n'est évidemment pas gratuite. Elle découle du fait qu'il se construit sous le regard de l'autre et grâce à lui, qu'il s'en différencie en se dotant d'une personne, d'un «je», et qu'à ce «je» il ne saurait faire autrement qu'attribuer des caractéristiques suffisamment personnalisantes pour faciliter la manœuvre. Ce qui apparaît comme un miracle dans l'approche kleinienne déjà citée, à savoir que le nourrisson parvient à se différencier de son milieu (et avant tout de sa mère), peut aussi bien être envisagé comme une impérieuse nécessité vitale : sinon, en effet, pas de vie mentale propre.

C'est sur ce support kleinien plus que sur les expérimentations de Rosenthal & Jacobson (1971) que j'ai construit et développé la notion d'attente (cf. par exemple P. Marc, 1984). *Le regard de ses proches apporte l'existence à l'enfant* : il lui témoigne de son existence simplement en se posant sur lui (si l'on ne regarde dans le vide que par vacance d'être, inversement ce que l'on fixe se trouve par là même existant...) et secrète en lui pour sa vie durant cette conviction d'exister (dont il va de soi qu'on parle en terme de conviction pour la commodité de l'exposé). La jonction à l'autre est créatrice d'être (elle est en ce sens une expérience fondamentale d'émergence corrélative de soi et du monde) et façonne un prototype existentiel définitif qui, en fonctionnant, restitue quelques-unes des caractéristiques qui l'ont engendré, surtout lorsque, devant telle ou telle circonstance difficile, il se trouve remis à l'épreuve dans son fondement même, c'est-à-dire quand l'entourage de la personne nie plus ou moins symboliquement son existence.

On soulignera aussi que la construction de soi dans le social, fût-il seulement étroit et proche (famille nucléaire), implique l'existence d'une partition entre l'ordre du pulsionnel et l'ordre de l'interdit. Le moi ne s'élabore que dans une mise à la raison, si momentanée soit-elle, de la pulsion (M. Klein évoque bien l'échec de cette hallucination de l'autre, et sa conséquence en terme de dépression). La prise d'identité qui résulte de ce processus est donc concomitante d'une construction surmoïque, d'un fonctionnement relevant au moins en partie du principe de réalité - même s'il ne s'agit que d'un détour pour atteindre l'objet, et une parcelle de «plaisir». Sous l'élaboration sociale, autrement dit, affleure toujours le processus primaire, et l'identité en construction apparaît comme un instrument dont une dimension inconsciente ne peut à long terme qu'être au service du principe de plaisir.

Dans une telle perspective, l'édifice identitaire est plaqué à l'affectivité de l'individu et se trouve d'autant plus sollicité et menacé qu'apparaît une bouffée pulsionnelle intense (comme cela sera le cas à la puberté). Dynamique d'intensité considérable, cette confrontation rejoue indéfiniment la jonction, au cœur de chacun, entre pulsion et interdit, entre désir primaire et défense, entre fusion archaïque et différenciation personnalisante; tant que l'interface maintient l'une contre l'autre ces deux dimensions de la personne, et continue à les assembler, on observe que, sous la capacité de rester efficace en face de la réalité, continue à s'exprimer dans une direction «suffisamment» viable le principe de plaisir.

Quand il n'en va plus ainsi et que se brise cette jonction, deux situations schématiques opposées encadrent une série de régressions possibles :

- a) soit une prédominance surmoïque rigidifie la personne dans une identité si durement gagnée sur le non-être que l'abandonner représente le risque extrême d'y retourner - au point que l'anéantissement attend l'irrespect identitaire,
- b) soit une prédominance du principe de plaisir dissout cette façade identitaire et laisse place à une explosion immaîtrisable de la pulsion.

Dans les cas les plus courants, ces situations extrêmes n'apparaissent pas, quoique certaines observations (même hors-structure hospitalière) les rappellent en partie; leur intérêt théorique est patent en ce qu'elles permettent d'observer des tendances, des orientations, voire des amorces de conduites, mais il est rare qu'un des deux pôles en présence disparaisse du tout au tout. Il est notable aussi que *ces situations ne concernent pas plus un âge de la vie qu'un autre*; elles constituent les deux extrémités d'un axe qui les organise tous. De ce point de vue, la puberté correspondant à un éveil pulsionnel, l'adolescence est concernée - mais pas fondamentalement plus que l'enfant en situation œdipienne ou que l'adulte lors de la «crise du milieu de la vie».

Si succinctement que soit décrit ce contexte de développement identitaire, il permet de saisir l'importance déterminante pour l'être humain du jugement et du regard d'autrui, soit a) que perdre l'acquiescement de l'autre menace directement son identité, soit b) que sa propre régression le ramène à une période pré-identitaire. Ceci

retentit à l'adolescence comme en d'autres moments de la vie en ce sens que *s'isoler autant que s'oublier est toujours dangereux*. Tout au plus soulignera-t-on que le regard de l'autre gagne en importance pour l'adolescent puisque, en situation charnière, il cherche ses marques, et donc une re-connaissance susceptible de faciliter une renaissance; mais si ce regard réitère trop directement, pour quelque raison, un élément archaïque, précœdipien ou œdipien, alors l'adolescent se trouve devant une invitation pulsionnelle peu supportable. Ce n'est pas parce qu'ils sont âgés que les «vieux» ou autres «croulants» sont souvent rejetés en bloc par l'adolescent; c'est évidemment parce qu'ils ont l'âge dangereux de ceux qui naguère lui donnèrent le jour... et dont il lui fallut bien censurer l'accès en intériorisant la «loi». De même, ce n'est pas parce que ses congénères sont jeunes que l'adolescent se tourne vers eux : c'est parce que leur âge est garant de leur innocuité face à sa genèse identitaire...<sup>(11)</sup>

C'est le moment où jamais de redire avec Winnicott qu'on est en plein «pot-au-noir», et ceci d'autant plus que cette résurgence sentimentale touche l'adolescent pour la première fois... Celui-ci trouvera plus tard que ses choix amoureux - bien entendu hors-famille, aussi aseptisés qu'il convient - recelaient parfois de troublantes et diffuses ressemblances, ou recoupaient des correspondances comportementales singulières, etc. Au fil des années, autrement dit, la surprise perdra de son intensité et laissera l'adulte un peu moins démuni qu'il ne l'était adolescent - surtout s'il lui arrive de s'observer un tant soit peu. Mais il arrive aussi qu'on reste longtemps dans ce «pot-au-noir».

*Deuxième hypothèse : le vieillissement apporte progressivement à l'individu la conviction que son identité est fortement modelée par le monde social.* La touchante certitude enfantine que chaque individu est composé d'une sorte de noyau individuel inaltérable, d'une identité qui lui est dévolue de toute éternité, cette certitude que son identité est individuelle, et que le monde environnant n'est pas en mesure de la changer, est vouée à évoluer chez la majorité des personnes. Celles-ci s'aperçoivent que le sentiment qu'elles ont de leur être est largement marqué par le monde où elles vivent et qu'il est avant tout le résultat d'un certain nombre d'influences et d'immersions sociales et culturelles<sup>(12)</sup>.

---

<sup>(11)</sup> D'où ces paradoxes : le premier, peut être développé par un psychanalyste mais dont je n'ai pas pu retrouver l'origine, et repris par une opinion prompte à ridiculiser les soignants, selon lequel plus un adolescent frappe ses parents et plus il les aime - les aimait si l'on préfère; le deuxième, poignant dès qu'on observe certaines «perditions» (drogue, SIDA), par lequel les groupes de jeunes les plus mortifères apparaissent parfois à l'adolescent moins dangereux que ses proches (père, mère), et la relation inconditionnelle à l'héroïne du copain plus «sûre» que le repas familial.

<sup>(12)</sup> Le fait que notre environnement social nous construise n'est pas seulement souligné par les culturalistes, pour lesquels il est déterminant (cf. par exemple M. Mead, 1963, 1971), mais aussi par les anthropologues et les ethnologues en général (cf. par exemple le recueil interdisciplinaire dirigé par Cl. Lévi-Strauss, 1987), ainsi que par les psychologues, qu'ils se préoccupent directement de problèmes identitaires (cf. par exemple A. Mucchielli, 1986, mais aussi... les écrits de la plupart des spécialistes de l'adolescence) ou de l'influence du contexte social sur la construction de l'intelligence (cf. par exemple A.-N. Perret-Clermont, 1979). Si bien que cette deuxième hypothèse pourrait apparaître comme un truisme si l'on ne saisissait pas qu'elle postule aussi une *prise de conscience* de l'individu face à cet impact social.

Si cette évolution de la personne vers une compréhension du poids du social dans la construction identitaire (d'où l'expression d'«*ensocialisation identitaire*») est moins documentée qu'on le voudrait, les contestations adolescentes marquent probablement une première manière, longuement étudiée, de poser la question - mais en la plaçant sous le signe du refus. Ne serait-ce que leur langue maternelle, leur religion, leur ancrage social, etc. peuvent devenir insupportables à l'adolescent, même s'il s'agit plus au départ comme on l'a vu d'en critiquer les porteurs adultes en tant que tels (d'où le fameux «je n'ai pas demandé à venir au monde !»). Ces lois collectives élémentaires confrontent les adolescents au poids du contexte social et culturel. Or cette confrontation n'est pas seulement celle que suscitent les interdits multiples - mais évolutifs - dont souffre l'adolescent (sexuel, politique, économique) et dont il conteste l'existence en vue de les modifier (par exemple : revendication d'une libération sexuelle, d'un pouvoir de gestion de la cité, d'une plus grande indépendance financière). Face au poids de variables dans l'ensemble non modifiables (sauf en cas de déni : je deviens musulman ou bouddhiste, j'émigre en Extrême-Orient, je choisis une profession différente de celle de mes parents), c'est bel et bien une occasion de prise de conscience de l'importance du contexte qui est à portée de main.

On pourrait dire qu'une première stimulation pousse alors l'individu à revenir sur son sentiment, préalablement si intense, que son identité est exclusivement individuelle. Il est invité à développer un embryon de «perception sociale» quant à son identité et à saisir que celle-ci n'est pas l'inexpugnable ensemble de qualités individuelles dont, plus jeune, il se dotait sans la moindre arrière-pensée (consciente).

Une telle évolution permet de toucher du doigt deux possibilités extrêmes, représentant deux options apparemment opposées, entre lesquelles existent quantité de positions intermédiaires. Ici prédomine le refus manifeste de prendre en compte cet impact social et là une sorte de réaction par laquelle l'individu finit par lui attribuer un rôle de plus en plus important, mais d'autres positions sont observables; par exemple celle du balancier, d'une alternance répétée entre un sentiment identitaire tour à tour plutôt individuel et plutôt social, dans un constant va-et-vient entre des moments où la personne a le sentiment d'exister en tant qu'être «individuel», si l'on peut dire, et d'autres où il se sent le seul produit des structures, et notamment des interdits, du monde où il vit...

Une telle perspective théorique appelle plusieurs commentaires. Il est d'abord nécessaire de souligner qu'elle n'a pas de prétention scientifique au sens où elle serait susceptible de décrire-prédire la montée de cette «ensocialisation identitaire» avec certitude; même si cette hypothèse se trouvait confirmée, elle ne pourrait prétendre qu'à un statut de vérité statistique, de moyenne. C'est dire aussi que la réalité «scientifique» de l'identité de l'individu n'a guère d'importance comparée à la

manière dont il évolue sa vie durant et ressent (vécu personnel) cette «ensocialisation»<sup>(13)</sup>.

Ensuite, cette évolution est à mettre en relation avec la notion de «crise» comme en débattent, dans des perspectives parfois différentes, beaucoup d'ouvrages, et qui concerne le jeune enfant («la crise des trois ans»), l'adolescent, le quadragénaire («la crise du milieu de la vie») et le sexagénaire («la crise des 60-65 ans»). Il existe en effet une sorte de périodicité des «crises» que l'individu traverse, et il est intéressant de la rapporter à l'évolution de sa perception identitaire. Si l'on travaille avec des adolescents, pour l'exprimer autrement, il n'y a d'intérêt à prendre conscience de l'existence à cet âge d'une «crise» qu'à partir du moment où l'on tient compte du fait qu'elle n'est pas plus indépendante de celle qui l'a précédée que de celles qui la suivent.

Pour schématiser plus encore ce qui précède, on dira que l'adolescent est pour la première fois prêt à prendre conscience que les regards des autres, notamment familiaux, l'ont façonné et modelé plus qu'il ne croyait. Face au sentiment jadis puissant que son identité est profondément individuelle, il affronte l'idée que le regard de l'autre explique ce qu'il est - idée peu supportable puisque cet autre, évidemment dans la famille, l'implique affectivement très fort. Cette perspective insiste sur une introjection : l'enjeu existentiel de la vie entière devient la rencontre cruciale entre cet autre qui, au fond de soi, est insupportable d'avoir été si indispensable (déterminisme) et d'être affectivement défendu (refoulement). *Refus du poids du passé, impossibilité affective : la rencontre avec l'adulte est dès lors compromise.*

La «crise» de l'adolescent provient de ce qu'il est prêt à comprendre «consciemment», si l'on peut dire, le poids du social - mais que l'explicitier revient à reconnaître qu'il est en partie au moins l'adulte dont la seule présence, face à lui, témoigne de ce poids - et finalement à reconnaître cet adulte comme *alter ego*<sup>(14)</sup>. N'avoir que confusément conscience qu'on est influencé par le monde où l'on vit est sans commune mesure

---

<sup>(13)</sup> Le célèbre sociologue B. Bernstein sensibilisait un public de psychologues au poids de la variable sociale en lui posant d'entrée cette question : «Quels effets cela a-t-il de réfléchir sur les bases de sa socialisation ?» (l'anecdote est rapportée par A.-N. Perret-Clermont, 10-11-1994). Question en effet essentielle qu'adolescents et jeunes adultes, du fait de leur développement, se posent de manière individualisée, en terme d'identité personnelle.

<sup>(14)</sup> Ayant récemment observé une algarade entre un adulte d'une cinquantaine d'années et sa fille de 17 ans, qui lui reprochait sa cravate et sa conformité sociale, je pèse cette amorce d'explication et suis convaincu de la pertinence des hypothèses exposées ici. Dans ce genre de confrontation, il s'agit de ne pas oublier que l'adulte, bien qu'à un moment différent d'évolution, est confronté au même problème identitaire. D'un côté le rejet de l'adolescente renseigne sur sa proximité affective vis-à-vis de son père, mais en même temps il confronte ce père, auquel elle reproche d'être un pantin, un rouage, un bourgeois..., à des modalités d'intégration sociale qui pour lui non plus ne vont pas de soi. La colère pousse la jeune fille à une critique féroce des «normes», qu'elle trouve indignement intégrées par le père, mais les réticences que celui-ci éprouve à l'égard de ses comportements apparemment normatifs finit dans un tel contexte par être indicible; alors le père lui aussi se rabat sur la colère, qui résulte de son impression d'être nié (de s'être nié...) dans son existence propre.

avec la claire conscience qu'il en va nécessairement ainsi; la négation qu'autorise encore le premier niveau n'est plus possible au second.

Il est en effet un moment évolutif au delà duquel nier qu'on résulte *aussi* des regards rencontrés notre vie durant est inutile parce qu'on a conscience que c'est une réaction viscérale et indéfendable qui fait fi de ce qu'on vit et ressent jour après jour. Adultes et adolescents sont tous sur le chemin de cette élucidation progressive; à l'instant t ils y sont en des points différents et en viennent à s'affronter, persuadés que leur emplacement est plus pertinent que celui de leur vis-à-vis : comment pourrait-il en aller autrement puisque cette conviction dessine leur identité et qu'une incertitude serait à cet égard destructurante ? Dès l'adolescence, pourtant, chacun a les données du problème en main et va évoluer sur ce chemin. Mais les reconnaître de suite en bloc est affectivement coûteux et l'adolescent préfère un temps encore atermoyer et nier cette ouverture. Ce faisant, il acquiert cette double certitude que les problèmes des adultes ne sont pas les siens propres et que les adultes tentent de l'en écarter, d'où les dysfonctionnements relationnels juste évoqués et le vocable de «crise».

- *L'évolution de notre attitude face à la mort*<sup>(15)</sup>

*Troisième hypothèse : l'«ensocialisation identitaire» n'est pas indépendante de la perception que l'individu développe en général à propos de la mort, et de sa propre mort en particulier; cette perception colore son évolution en ce sens qu'au fil du temps la rencontre entre les dimensions identitaires individuelle et sociale devient moins anxiogène.*

Il y a plusieurs manières d'aborder la liaison mort-enfance. Ainsi Ph. Ariès (1960) montre que l'abaissement de la mortalité infantile ces siècles derniers a permis à l'attitude de l'adulte vis-à-vis de l'enfance d'évoluer. Dans un autre ordre d'idée, on peut étudier la manière dont l'enfance en danger de mort affronte cette situation-limite, en général dans le but d'apporter un réconfort (cf. par exemple G. Raimbault, 1975). Mais il est également intéressant de cerner notre attitude à propos de la mort, d'interroger nos représentations à ce sujet et de se demander si elles évoluent au fil de notre vie.

On a vu qu'il ne suffit pas de «savoir», même confusément, que nous sommes au moins en partie le résultat de l'action sur nous de nos mondes relationnels et culturels, des regards que nous avons reçus des autres, pour être en mesure d'intégrer cette idée. Une première réaction par laquelle nous visons à sauvegarder notre identité antérieure consiste à nier cette incitation pénible. Chaque fois que nous

---

<sup>(15)</sup> C'est cette hypothèse qui crée les résistances évoquées au début de ces lignes. On l'examinera donc en admettant qu'il n'est pas interdit d'évoquer hypothétiquement l'attitude qu'a l'être humain vis-à-vis de sa mort et de postuler que cette attitude change au fil de la vie. Une fois ceci accepté, ce qui suit peut évidemment susciter des désaccords; mais un refus d'«entrer en matière» signifie que le tabou l'emporte. Une telle défiance ne m'incite pas à développer outre mesure la présente hypothèse, si intéressante que je la trouve. Une recherche génétique sur la représentation de la mort propre s'impose...

subissons des excitations déplaisantes, notre réaction psychologique la plus archaïque et spontanée consiste en effet à nier purement et simplement leur existence. Or un tel déni nous confronte nécessairement à cette période de la vie (évoquée plus haut) durant laquelle l'existence de l'autre était si fondamentale qu'elle généra notre existence propre; à ainsi biffer symboliquement l'autre, l'adolescent ne peut pas ne pas se trouver confronté au moment de sa vie durant lequel il sortit du non-être pour la première fois, quand l'adulte, par son regard, minute après minute lui confirmait son existence mais tout aussi bien pouvait le renvoyer au néant.

S'il est vrai que nier l'autre intensément revient à en reconnaître l'existence (seule l'indifférence non feinte néantise), le rejet réactive malgré tout le prototype de l'expérience de la mort et de l'absence de toute identité en quoi consiste l'absence de l'autre. En effet, tout moment de négation exercé sur qui m'a forgé exhume cette expérience du fait de l'enchaînement qu'il suscite en mariant les diverses composantes affectives exposées jusqu'ici :

- a) confuse prise de conscience du rôle formateur d'un regard extérieur et du poids des acteurs sociaux,
- b) première réaction, de déni, de ce rôle et de ce poids,
- c) par conséquent, réaction de déni-rejet des acteurs (du monde social, des normes...)<sup>(16)</sup>,
- d) activation de la situation prototype dans laquelle l'individu risquait, par l'absence d'un lien créateur, de ne pas se construire en «je»,
- e) nécessité de découvrir une situation de remplacement et de réinstaurer ailleurs des liens intenses.

Ceci invite à explorer les sentiments que l'on éprouve vis-à-vis de la mort aux différentes époques de la vie et il s'agirait d'approfondir les points suivants, dont chacun d'eux constitue à n'en pas douter tout un programme.

- Dans la situation banale où l'enfant n'a pas d'expérience très proche de la mort, ne sait-il qu'intellectuellement que la mort existe, tend-il à laisser loin de sa vie consciente toute intégration affective de ce «savoir» ?
- Contrairement à ce qui caractériserait ainsi l'enfance, la fameuse crise du milieu de la vie est-elle constituée d'un long face-à-face évolutif avec le sentiment de la mort

---

<sup>(16)</sup> Le passage entre c) et d) s'appuie sur l'inévitable confusion prototypale entre moi et le monde d'une part, entre l'inexistence et l'existence de l'autre. Il résulte de ce que chaque membre de cette paire, jadis, fut un temps confondu avec l'autre. S'il est exclu que cette expérience, comme telle, soit consciemment revécue, on conçoit toutefois qu'une passe difficile réactive cette époque archaïque et qu'alors l'individu soit à nouveau confronté à cette nébuleuse où moi-non moi et existence-non existence sont confondus.

propre et par une résonance en profondeur de ce sentiment avec l'expérience fondamentale du contact au néant, dont on sort par construction identitaire ?<sup>(17)</sup>

- L'adolescence, entre ces deux périodes, ne serait-elle pas un rendez-vous manqué avec cette intégration de la mort propre, une période de rejet sur les autres de cette si imminente mais dangereuse rencontre ?

Cette dernière question, qui une nouvelle fois emprunte délibérément au mode hypothétique et interrogatif, mérite quelque argumentation. A la différence de l'enfant, qui «sait seulement» que la mort existe, l'adolescent serait en situation d'entrer dans ce savoir en le personnalisant, en en acceptant le retentissement affectif et identitaire, mais préférerait le transformer, du fait de l'angoisse qu'il éveille, en agression contre l'autre. Dès lors se trouve-t-il lui-même menacé de mort. Le «je vais mourir» tel qu'il est vécu au milieu de la vie, et tel qu'il est livré à l'ami, au psychanalyste ou au confesseur, constitue un palier en général inaccessible à l'adolescence. De devoir rendre inoffensifs des regards dont le retentissement est trop dangereux, qui sont angoissants du fait de l'«ensocialisation identitaire» qu'ils mettent en évidence, l'adolescent est confronté à l'expérience qu'il a nécessairement vécue de la mort symbolique archaïque.

Pour en revenir à la spécification de l'adolescence, c'est plutôt du côté des phénomènes socio-affectifs dont on vient de souligner l'existence, et qu'on a (trop) brièvement argumentés dans ce «projet de recherche», qu'il s'agit de chercher. On a vu que de nombreuses pistes ne dessinaient que des caractéristiques s'intégrant dans une genèse et une évolution : parler de spécificité par rapport à ces dernières présente le risque de mettre fortement en évidence une époque de la vie par rapport aux autres, et il n'est pas certain qu'alimenter l'opinion du grand public à l'aide d'une telle surspécification soit utile à l'adolescence. Les variables âge et corps, développement intellectuel et développement affectif, et même intégration sociale ne sont pas, prises une à une, franchement probantes à cet égard, sauf à les marier en vue d'un cumul qui, évidemment, devient un peu plus caractéristique.

Il est vrai qu'ajouter les uns aux autres ces particularismes finit par faire dire à l'observateur que, vraiment, tout cela fait beaucoup pour un seul homme... Alors le mot adolescence apparaît un peu moins superflu. Mais on a attiré l'attention sur le fait que l'adolescence avait maille à partir avec deux autres phénomènes évolutifs intimement liés : d'une part la genèse du sentiment identitaire, qui s'«ensocialise» peu à peu, d'autre part les variations qui modèlent progressivement le sentiment de la mort propre. L'adolescence est caractéristique d'être en somme l'aurore d'une vie qui commence à percevoir sa fin mais qui hésite dans cette reconnaissance et repousse à

---

<sup>(17)</sup> Au niveau de l'adulte, on pourra trouver la formulation interrogative trop prudente. Une argumentation intéressante existe en effet dans la littérature psychanalytique, notamment avec les études sur les créateurs célèbres dont les œuvres de maturité résulteraient du réagencement de leur position par rapport à leur mort. Pour une première approche, on se référera à l'important article de E. Jaques, *Mort et crise du milieu de la vie*, in D. Anzieu (1974), pp. 238-260.

plus tard, à la crise du milieu de la vie, cette intégration; toujours pour en parler de manière générale, elle perçoit par contre cette finitude chez les autres, chez les adultes...<sup>(18)</sup>

Cette situation, durant laquelle est entrevue et tout aussitôt occultée, par projection sur d'autres, la mort propre, est effectivement particulière, et l'adulte qui est l'objet de cette projection le supporte parfois mal - d'autant que rien ne le prépare à y faire face. Lui même suivait encore récemment le chemin de l'adolescence, se permettait l'oubli, l'ajournement; on comprend qu'intégrant maintenant juste un peu plus qu'au préalable une acceptation de sa propre fin, il puisse lui arriver d'éprouver pour l'adolescent une rancœur susceptible d'évoluer en haine<sup>(19)</sup>. C'est dans une telle perspective que ces lignes ont un intérêt. Il est sans doute peu probable qu'elles aient un impact direct sur l'adolescent, puisque le «pot-au-noir» s'auto-entretient précisément en «pot-au-noir»; elles ne risquent qu'exceptionnellement de modifier les comportements de déni ou anti-sociaux qu'il lui arrive de présenter. Par contre l'adulte supportant mal sa finitude, qu'au fond l'adolescent lui jette à la figure, peut y trouver une amorce de compréhension, si hypothétique soit-elle, de phénomènes face auxquels il tend ordinairement à ne réagir qu'affectivement.

Educateurs et enseignants, plus que d'autres, ont à se situer face à de tels rejets. Ils peuvent s'appuyer sur les présentes approches («ensocialisation identitaire» et position face à la mort), qui concernent autant l'adulte que l'adolescent, pour remettre à leur place de déni - de déni peut-être difficile à affronter mais seulement de déni des comportements violents qu'autrement ils finissent par rejeter eux-mêmes (plus ou moins) violemment. Pourquoi poursuivre l'échange dans un affrontement dont personne ne cerne plus tenants et aboutissants (ce sont les uns et les autres qu'on a essayé d'éclairer dans ces pages) puisque vient alors forcément, à un moment ou l'autre, une fin de non recevoir de l'adulte ? A rompre ainsi les ponts l'on pérennise pour longtemps les guerres. Educateurs et enseignants sont susceptibles de saisir le mécanisme dont eux-mêmes sont le siège et d'en observer le jeu chez l'adolescent.

Ces éclairages permettent également de mieux comprendre pourquoi l'adolescence est un phénomène socialement et historiquement localisé. On a insisté : elle n'existe ni partout, ni n'a toujours existé. Le seul allongement des formations, inversement à ce que croient certains, ne suffit pas à la créer. Par contre, elle apparaît dans les sociétés où la mort, à la suite d'évolutions liées au déclin des religions et à l'essor de l'esprit scientifique, provoque des réactions d'angoisse et de déni marquées. Peut-être nos

---

<sup>(18)</sup> Peut-être est-ce ce qui faisait dire à André Malraux, dans ses *Antimémoires* (Gallimard, Paris, 1967), que les adolescents ont une conception «carnassière» de la vie.

<sup>(19)</sup> Il y a d'ailleurs là un intéressant sujet de réflexion : à se faire conjointement traiter d'ancêtre, de «croulant», de «p.p.h.» (...passera pas l'hiver) et de bourgeois, de conformiste, de défenseur de l'ordre en place, cet adulte est acculé à revivre ses évolutions récentes et, par conséquent, la dynamique affective qui leur est sous-jacente et qu'on a décrite plus haut. On soulignera à cette occasion que parler de «haine» n'est pas dans certaines situations excessif.

sociétés n'attachent-elles pas assez d'importance à cette évolution. Les croyances apaisantes quant à l'après-mort se sont dissoutes ou affaiblies et le corps social ne préserve plus ses membres de l'angoisse de la mort. L'escamotage de cette dernière succède à des siècles d'encadrement consensuel ritualisé et enraciné dans des croyances religieuses rassurantes<sup>(20)</sup>. Il y a quelques décennies encore, les discours sur la mort s'appuyaient sur des croyances qui, très intégrées au monde social, contribuaient à maintenir un fort sentiment d'identité et d'appartenance.

L'homme est peut-être capable de vivre et de se réaliser en voyant de plus en plus clairement les limites de sa condition, mais l'épreuve est manifestement plus facile pour certains que pour d'autres. Dès l'adolescence apparaissent de fortes variations entre individus, liées à leur histoire psychoaffective, et il est intéressant d'analyser le cheminement de chaque adulte en fonction du sentiment qu'il a de son identité et de son attitude face à la mort. Nier tellement la mort que les rituels funéraires disparaissent, et qu'ils se réduisent à la mascarade d'un instant mercantile, nous rend extrêmement vulnérables. On comprend, en fonction de ce qui précède, que l'adolescent soit le plus touché par cette évolution psychosociologique. Le développement psychologique de l'être humain implique qu'il côtoie un temps le non-être, et le prix qu'il paie pour parvenir à s'ériger en individu porteur d'une identité est élevé. Qu'ensuite il lui faille «ensocialiser» cette identité et affronter l'idée que celle-ci aura une fin malgré tous les renoncements qu'elle a exigés, peut-être est-ce là la palpitation humaine par excellence - et non simplement adolescente.

Les particularités de l'adolescence résultent donc de la spécificité de la situation de l'être-au-monde, de sa genèse de personne et de sa vision de la mort. L'insistance actuellement mise sur les conditions de vie difficiles de certaines banlieues ou de certains groupes d'adolescents<sup>(21)</sup> est socialement nécessaire pour dénoncer l'insouciance coupable de pouvoirs publics qui ont cru qu'on pouvait purement et simplement refuser son destin à une partie de la population pour préserver celui des privilégiés. Mais le fait que cette indifférence politique ait entraîné des violences extrêmes de la part des adolescents et que se constituent des bandes de dizaines de jeunes capables de déferler sur un quartier et de le détruire (le pire viendra lorsque ces bandes se structureront autour d'une idée suffisamment porteuse), ce fait est à insérer dans les analyses précédentes.

En effet, les pays qui offrent à leurs habitants des croyances in-déniables autour de l'identité, de la mort et de la religion ne connaissent pas ces débordements, même quand y sont niés les destins individuels. Ces pays étant souvent de structure politique-religieuse autoritaire, il va de soi qu'on ne saurait prendre exemple sur eux et transformer nos vieilles démocraties en nouveaux intégrismes. Lorsque Malraux

---

<sup>(20)</sup> Sur cette question, les références sont particulièrement nombreuses. On peut par exemple consulter Ph. Ariès (1975), les articles regroupés sous le mot «mort» dans l'*Encyclopædia Universalis* et celui de R. Chartier dans l'*Universalis* de 1979.

<sup>(21)</sup> Et notamment les enfants et adolescents immigrés dont parle plus haut M. Ditisheim.

disait que le XXI<sup>e</sup> siècle serait religieux ou ne serait pas, nul doute qu'il pensait à ce type de fragilité. On peut tout aussi bien l'exprimer en disant que les évolutions dites libérales dans les pays occidentaux démocratiques présentent de réels avantages mais que le coût psychologique de l'expansion à laquelle elles les condamnent est ruineux pour l'individu. Poursuivre dans la direction qu'empruntent ces pays est un choix lourd d'enjeux qu'on ne saurait courir des siècles durant sans insuffler du sens à l'individu. Il est sinon peu probable qu'il suive.

## Bibliographie de langue française

La bibliographie sur l'adolescence et sur les thèmes qui lui sont de près ou de loin apparentés est gigantesque. On s'est surtout arrêté aux *livres* de langue française, et principalement ceux du demi-siècle écoulé, qu'ils soient de près ou seulement de loin en accord avec les vues développées dans ce recueil, laissant aux lecteurs inassouvis le soin de rechercher articles de langue française et références étrangères (notamment de langue anglaise et allemande), qui se comptent par milliers. On a également ajouté la plupart des références citées dans ce recueil (qui parfois s'éloignent apparemment du thème de l'adolescence).

*Adolescence*, Revue consacrée à une étude psychanalytique de l'adolescence, 23 numéros sont parus de 1983 à 1994

Aïn J. (dir.), *Adolescences : miroir des âges de la vie*, Ecole des parents et des éducateurs, Toulouse, 1988

Alléon A.-M., Morvan O. & Lebovici S., *Adolescence terminée, adolescence interminable*, PUF, Paris, 1985

----- *Devenir «adulte»*, PUF, Paris, 1990

Amstutz Cl. & al., *L'investissement intellectuel des adolescents : recherche clinique*, Peter Lang, Berne, 1994

Angel S. & P., *Familles et toxicomanies*, Ed. Universitaires, Paris, 1988

Anatrella T., *Adolescence au fil des jours*, Cerf, Paris, 1991

----- *Interminables adolescences : les 12-30 ans, puberté, adolescence, postadolescence, «une société adolescentique»*, Cerf/Cujas, Paris, 1993

Anderes V., Hoffmeyer V. & Sanchez I., *Mine de riens... : le look des adolescents*, Institut d'Etudes Sociales, Genève, 1993

Angel P. & S., *Familles et toxicomanies*, Ed. Universitaires, Paris, 1989

Anzieu D., *Psychanalyse du génie créateur*, Dunod, Paris, 1974

Ariès Ph., *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Seuil, Paris, 1960

----- *Essais sur la mort en Occident du Moyen Âge à nos jours*, Seuil, Paris, 1975

Aurousseau D. & Laborde M., *Parole de bandits*, Seuil, Paris, 1976

*Autrement*, Plusieurs livraisons de cette revue sont centrés sur enfance et adolescence :

----- *Enfants et violences*, Seuil, Paris, 1979

----- *Des frères et des sœurs*, Seuil, Paris, 1990

----- *Les 10-13 ans*, Seuil, Paris, 1991

Avanzini G., *Le temps de l'adolescence*, Ed. Universitaires, Paris, 1967

Ballarin J.-L., *Enfants difficiles, structures spécialisées*, Nathan, Paris, 1994

Baranès J.-J. (dir.), *Psychanalyse, adolescence et psychose*, Payot, Paris, 1986

Barrau P., *L'éducateur d'enfants et d'adolescents inadaptés : sa formation, ses fonctions*, Colin-Bourrelleier, Paris, 1972

Barrois Cl., *L'âge bête*, 17<sup>e</sup> journée du Centre de guidance infantile, ESF, Paris, 1990

Bastin M.L., «Ukule, initiation des adolescentes tshokwe (Angola)», in *Arts d'Afrique noire*, 57, printemps 1986, 15- 30

Beauchesne H. & Esposito J., *Enfants de migrants*, PUF, Paris, 1981

Belletante B., *Les lycéens dans la ville*, Publ. Université de Lyon, 1983

Benjamin R., *Délinquance juvénile et société anomique*, Publ. du CNRS, Paris, 1971

Bergeret J., *Toxicomanie et personnalité*, PUF (QSI), Paris, 1982

----- *La violence fondamentale*, Dunod, Paris, 1984

----- *La violence et la vie*, Payot, Paris, 1994

Birraux A., *L'adolescent face à son corps*, Ed. Universitaires, Paris, 1990

----- Le processus d'adolescence, cf. *Science et vie*, 35-44

- Bléandonu G., *L'école de Melanie Klein*, Centurion, Paris, 1985
- Bloch H.A. & Niederhoffer A., *Les bandes d'adolescents*, Payot, Paris, 1963
- Blos P., *Les adolescents : essai de psychanalyse*, Stock, Paris, 1968
- Boukris S. & Donval E., *L'adolescence : l'âge des tempêtes*, Hachette, Paris, 1990
- Born M., «L'identité à l'adolescence, Famille et marginalisation», in *Sauvegarde de l'enfance*, 2, 1987, 102
- Boulot S. & Boyzon-Fradet D., *Les immigrés et l'école : une course d'obstacles*, Harmattan, Paris, 1988
- Bourdieu P., «Les rites comme actes d'institution», in *Les rites de passage aujourd'hui*, Actes du colloque de Neuchâtel (1981), L'Age d'Homme, Lausanne, 1986
- Bourdieu P. & Passeron J.-C., *La reproduction*, Minuit, Paris, 1970
- Boyer R. & al., *Paroles de lycéens*, INRP, Paris, 1991
- Braconnier A., *Toxicomanies juvéniles et suicides : essai d'approche clinique et psychodynamique à propos de 35 toxicomanes suicidants*, Université de Paris V, 1973
- *Les adieux à l'enfance*, Calmann-Lévy, Paris, 1989
- Braconnier A. & Marcelli D., *L'adolescence aux mille visages : itinéraires et embûches*, Ed. Universitaires, Paris, 1988
- Bresson G. & Monier N., *Avoir 16 ans*, Epi, Paris, 1972
- Browne C.G. & Cohn T.S., *Chefs et meneurs : psychologie sociale de l'autorité et de la direction*, PUF, Paris, 1963
- Bruch H., *Conversations avec des anorexiques*, Payot, Paris, 1990
- Brusset B., *L'assiette et le miroir : l'anorexie mentale de l'enfant et de l'adolescent*, Privat, Toulouse, 1991
- Caglar H. (dir.), *Adolescence et suicide*, ESF, Paris, 1989
- Cahn R., *Adolescence et folie : les déliaisons dangereuses*, PUF, Paris, 1991
- Calpini J.-C., *L'enfant de 12 et de 14 ans*, DIP de Lausanne, 1985
- Campbell R., *L'adolescent : le défi de l'amour inconditionnel*, Orion, Québec, 1982
- Cagurati F., Emiliani F. & Palmonari A., *Tenter le possible : une expérience de socialisation d'adolescents en milieu communautaire*, Peter Lang, Berne, 1981
- Castilla D. de & Bastin Ch., *La boulimie*, Laffont, Paris, 1988
- Cavalli A. & Galland O., *L'allongement de la jeunesse*, Actes Sud, Poitiers, 1993
- Chabrol H., *Les comportements suicidaires de l'adolescent*, PUF, Paris, 1984
- *La dépression de l'adolescent*, PUF, Paris, 1988
- *L'anorexie et la boulimie de l'adolescente*, PUF, Paris, 1991
- *Les toxicomanies de l'adolescent*, PUF, Paris, 1992
- Chapelle P. & al., *La crise d'adolescence : traverser sans dégâts le plus mouvementé des temps forts de l'existence*, M.A. Ed., Paris, 1990
- Chartier J.-P. & L., *Les parents martyrs : passions, haines et vengeances d'adolescents*, Privat, Toulouse, 1982
- *Délinquants et psychanalystes : les chevaliers de Thanatos*, Hommes et groupes, Paris, 1986
- Chartier J.-P. (dir.), *Les incasables : alibi ou défi*, Ed. du Journal des psychologues, Marseille, 1989
- Chartier J.-P., *Les adolescents difficiles : psychanalyse et éducation spécialisée*, Privat, Toulouse, 1991
- *L'adolescent incasable : bourreau ou martyr*, Hommes et perspectives, Marseille, 1991
- Chartier R., «La mort dans l'histoire», *Universalis*, 1979, pp. 151-164
- Chasseguet-Smirgel J. (dir.), *Les stades de la libido de l'enfant à l'adulte*, Tchou, Paris, 1979
- Chazal J., *L'enfance délinquante*, PUF (QSJ), Paris, 1953
- Choquet M. & al., *La santé des adolescents : approche longitudinale des consommations de drogues et des troubles somatiques et psychosomatiques*, INSERM-La Documentation française, Paris, 1988
- *Drogues illicites et attitudes face au SIDA*, INSERM-La Documentation française, Paris, 1992
- *Adolescence : physiologie, épidémiologie, sociologie*, INSERM-Nathan, Paris, 1993
- Cicourel A.V., *Vivre dans deux cultures, la condition socio-culturelle des travailleurs migrants et leurs familles*, UNESCO, Paris, 1983
- Clæs M., *L'expérience adolescente*, Mardaga, Bruxelles, 1986
- Clerget J., *Les adolescents parmi nous : la relation avec les adolescents*, Chronique sociale, Lyon, 1987
- *Places du père : violence et paternité*, Publ. Université de Lyon, 1992
- Cohen-Emerique M. & al., *Le travail social et les enfants de migrants : racisme et identité*, L'Harmattan, Paris, 1988
- Copferman E., *La génération des blousons noirs*, Maspero, Paris, 1962
- *Problèmes de la jeunesse*, Maspero, Paris, 1967
- Corneau G., *Père manquant, fils manqué*, Ed. de l'Homme, Montréal, 1989

- Couderc C., *Les enfants de la violence*, Fixot, Paris, 1990
- Courtecuisse V., *L'adolescence : les années métamorphose*, Stock, Paris, 1992
- Croce-Spinelli M., *Les enfants de Poto-poto*, Grasset, Paris, 1967
- Cusson M., *La resocialisation du jeune délinquant*, Presses de l'Université de Montréal, 1974
- *Délinquants, pourquoi ?* Colin, Paris, 1981
- Dadié B., *Climbié*, Seghers, Paris, 1956
- Davidson Fr. & Choquet M., *Le suicide de l'adolescent : étude épidémiologique et statistique*, ESF, Paris, 1982
- Debesse M., *Comment étudier les adolescents*, Alcan, Paris, 1937
- *La crise d'originalité juvénile*, Alcan, Paris, 1936
- *L'adolescence*, PUF (QSJ), 1942 [18e éd. 1988]
- Debuyst C., *L'enfant et l'adolescent voleur*, Dessart, Bruxelles, 1971
- Deconchy J.-P., *Le développement psychologique de l'enfant et de l'adolescent*, Editions ouvrières, Paris, 1966
- Defrance B., *La violence à l'école*, Syros, Paris, 1988
- Delaroche P., *Adolescence à problèmes : comprendre vos enfants pour les aider*, Albin Michel, Paris, 1992
- Deluz A., «Féminin Nocturne», in Deluz A. & al., *La Natte et le manguier*, Mercure de France, Paris, 1978, 187-246
- Deluz A., Gibello B. & al., *La crise d'adolescence : débats des psychanalystes avec des anthro-pologues, des écrivains, des historiens, des psychiatres, des pédagogues*, Denoël, Paris, 1984
- Département Fédéral de l'Intérieur, *Enfance maltraitée en Suisse*, Berne, 1992, 2 vol.
- Détry R., *Les adolescents migrants en crise d'intégration scolaire et sociale : témoignages et expériences à propos de l'interculturalisme*, Direction générale de la jeunesse et des loisirs, Cahiers JEB, Bruxelles, 1981
- Deutsch H., *Problèmes de l'adolescence : la formation de groupes*, Payot, Paris, 1970
- D'Hondt & al., «La perception du rôle du père par les adolescents Bashi de la ville de Bukavu», in *Les Cahiers du Cedad*, 8, 1979, 18-36
- *Les lycéens sénégalais*, Publ. Université de Dakar, 1981
- Dinello R., *Adolescents entre deux cultures : séminaire de transculturation de Carcassonne*, L'Harmattan, Paris, 1982
- Dintzer L., *Le jeu d'adolescence*, PUF, Paris, 1956
- Ditisheim M., *Insertion socio-scolaire des clientèles multi-ethniques, Rapports d'activité*, Commission scolaire Jérôme LeRoyer, Polyvalente d'Anjou, Montréal, 1984, 1985, 1986
- «Histoires de vie et formation des enseignants», *Vous avez dit... pédagogie*, 20, 1991, 79 p.
- «Les défis scolaires de la transhumance humaine», in *Salut l'étranger*, ODRP, Neuchâtel, 1994
- Dolto F., *Psychanalyse et pédiatrie*, Seuil, Paris, 1961
- *La cause des adolescents*, Laffont, Paris, 1988
- Dolto F., Dolto-Tolitch C., Percheminier C., *Paroles pour adolescents, Le complexe du homard*, Hatier, Paris, 1990
- Dubet F., *La galère : jeunes en survie*, Fayard, Paris, 1987
- *Les lycéens*, Seuil, Paris, 1991
- Duquesne J., *Les 13-16 ans*, Grasset, Paris, 1973xxx (autrement ?)
- Duvignaud J., *La planète des jeunes*, Stock, Paris, 1975
- Eckmann-Saillant M., Bolzman C. & Rham G. de, *Jeunes sans qualification*, Institut d'études sociales, Genève, 1994
- Educateur*, «Ces chers ados» (dossier), SPR, Carouge, 7 1994
- Erikson E.H., *Enfance et société*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1959
- *Adolescence et crise : la quête de l'identité*, Flammarion, Paris, 1972
- Erny P. *L'enfant dans la pensée traditionnelle de l'Afrique noire*, Le livre africain, Paris, 1968
- *Les premiers pas dans la vie de l'enfant d'Afrique noire*, Le livre africain, Paris, 1972
- *Sur les sentiers de l'université. Autobiographies d'étudiants zairois*, La Pensée universelle, Paris, 1977
- *L'enfant et son milieu en Afrique noire*, Payot, Paris, 1978
- Fau R., *Les groupes d'enfants et d'adolescents*, PUF, Paris, 1953
- Ferari P. & Epelbaum C., *Psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Flammarion, Paris, 1993
- Fize M., *Les bandes : l'«entre-soi» adolescent*, Epi, Paris, 1993
- Foucault M., *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris, 1975
- Fouchard G. & Davranche M., *Enquête sur la jeunesse*, Gallimard, Paris, 1968
- Fréchette M. & Leblanc M., *Délinquances et délinquants*, G. Morin, Chicoutimi, 1987

- Fréjaville J.-P. & al., *Les jeunes et la drogue*, PUF, Paris, 1977
- Freud A., *Le moi et les mécanismes de défense*, PUF, Paris, 1949
- *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, Gallimard, Paris, 1968
- Freud S., *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, Paris, 1925
- Friedländer K., *La délinquance juvénile : étude psychanalytique*, PUF, Paris, 1951
- Fromm E., *La passion de détruire*, Laffont, Paris, 1975
- Galimard P., *11 à 15 ans : mutations, conflits et découvertes de l'adolescence*, Privat, Toulouse, 1990
- Galland O., *Les jeunes*, La Découverte, Paris, 1985
- *Sociologie de la jeunesse : l'entrée dans la vie*, Colin, Paris, 1991
- Galland O. & Lambert Y., *Les jeunes ruraux*, L'Harmattan, Paris, 1994
- Galland O. & Louis M.-V., *Jeunes en transit : l'aventure ambiguë des Foyers de jeunes travailleurs*, Ed. Ouvrières, Paris, 1984
- Gammer C. & Cablé M.-C., *L'adolescence, crise familiale*, Erès, Toulouse, 1992
- Garapon A., «Délinquance : rite d'initiation ?», in *L'école des parents*, 5, 984
- Gennep A. van, *Les rites de passage*, Nourry, Paris, 1909 [Picard, Paris, 1981]
- Georgin J., *Les jeunes et la crise des valeurs*, Centurion, Paris, 1975
- Gesell A., Ilg F.L. & Bates-Ames L., *L'adolescent de dix à seize ans*, PUF, Paris, 1959
- Gilbert G., *Un prêtre chez les loubarde*, Stock, Paris, 1978
- *La rue est mon église*, Stock, Paris, 1980
- Giret G., *Violence et meurtre à l'adolescence*, Ed. Universitaires, Paris, 1991
- Giroud F., *La nouvelle vague : portraits de la jeunesse*, Gallimard, Paris, 1958
- Gonet H., *Adolescent, drogue et toxicomanie*, Chronique sociale, Lyon, 1992
- Gordy Levine K., *Quand ces chers petits deviennent d'affreux ados*, Bayard Ed., Paris, 1993
- Gretler A. & al., *Etre migrant*, Peter Lang, Berne, 1989
- Grosskurth Ph., *Melanie Klein, son monde et son œuvre*, PUF, Paris, 1990
- Guasch G.-Ph., *L'adolescent et son corps*, Ed. Universitaires, Paris, 1973
- Guichard J., *L'école et les représentations d'avenir des adolescents*, PUF, Paris, 1993
- Guillemard C., *La vie des enfants dans la France d'autrefois*, Ed. C. de Bartillat, s.l., 1986
- Gutton Ph., *Le pubertaire*, PUF, Paris, 1991
- Gutton Ph. & al., *La puberté*, PUF (QSI), Paris, 1993
- Hadfield J.A., *L'enfance et l'adolescence : psychologie normale et pathologique*, Payot, Paris, 1966
- Haim A., *Les suicides d'adolescents*, Payot, Paris, 1969
- Hall St., *Adolescence*, Appleton, New-York, 1904
- Hama B., *Essai d'analyse de l'éducation africaine*, Présence africaine, Paris, 1968
- Heinzmann H., «Les étrangers de la deuxième génération», in Gretler A. & al. (1981)
- Heusden A. van & Eerenbeemt E. van den, *Thérapie familiale et générations*, PUF, Paris, 1994
- Hood R. & Sparks R., *La délinquance*, Hachette, Paris, 1970
- Huerre P., Pagan-Reymond M. & Reymond J.-M., *L'adolescence n'existe pas : histoire des tribulations d'un artifice*, Ed. Universitaires, Paris, 1990
- Imbert A.-M. & F., *L'école à la recherche d'une nouvelle autorité*, Colin, Paris, 1973
- Inhelder B. & Piaget J., *De la logique de l'enfant à la logique de l'adolescent*, PUF, Paris, 1955
- Itoua F. & al., *Famille, enfant et développement en Afrique*, Unesco, Paris, 1988
- Jaulin R., *La mort sara*, Plon, Paris, 1971
- Jasser G., «Le biculturalisme dans la formation des stagiaires», *Rev. belge de psych. et de pédagogie, Scolarisation et Education interculturelles*, mars-juin 1983, tome 45, n° 181-182
- Jeamment Ph., *L'anorexie mentale*, Doin, Paris, 1985
- Jeamment Ph. (dir.), *Adolescences*, Fondation de France, Paris, 1993
- Jeamment Ph. & Birot E. (dir.), *Etude psychopathologique des tentatives de suicide chez l'adolescent et le jeune adulte*, PUF, Paris, 1994
- Jeannin A. & Memminger G., *L'entrée dans l'adolescence : étude des relations entre parents et adolescents de 13 à 15 ans*, Cahiers de l'Institut de Sociologie et de Science Politique, 4, Neuchâtel, 1981
- Jewsiewicki B. & al. (dir.), *Moi, l'Autre, Nous Autres. Vies zairoises ordinaires, 1930-1980. Dix récits*, Safi Press, Québec, 1990

- Journal de psychanalyse de l'enfant* : plusieurs parutions de cette revue touchent directement à l'adolescence :
- - - - - *Le narcissisme à l'adolescence*, 7, Centurion, Paris, 1989
  - - - - - *Identifications*, 10, Centurion, Paris, 1991
  - Joussellin J., *Une nouvelle jeunesse française*, Privat, Toulouse, 1966
  - - - - - *Les révoltes des jeunes*, Ed. Ouvrières, Paris, 1968
  - - - - - *Jeunesse, fait social méconnu*, Privat, Toulouse, 1969
  - - - - - *Enfants perdus ou éclaireurs : la contestation des jeunes dans le monde*, Flammarion, Paris, 1977
  - Kammerer P., *Délinquance et narcissisme à l'adolescence*, Bayard, Paris, 1992
  - Kane C.H., *L'aventure ambiguë*, Julliard, Paris, 1961
  - Karlin D. & Lainé T., *L'amour en France*, Grasset, Paris, 1989
  - Kashamura A., *Famille, sexualité et culture*, Payot, Paris, 1972
  - Keita Th., *Enfance et développement en Afrique*, Unesco, Paris, 1985 (Rapports/Etudes ChR73)
  - - - - - «Phénoménologie traditionnelle de l'enfance en Afrique», in *Famille, enfant et développement en Afrique*, Unesco, Paris, 1988, 99-139
  - Kenyatta J., *Au pied du mont Kenya*, Maspero, Paris, 1960
  - Kestemberg E. & J., Decobert S., *La faim et le corps : une étude psychanalytique de l'anorexie mentale*, PUF, Paris, 1972
  - Klein M., *La psychanalyse des enfants*, PUF, Paris, 1959
  - Knapen Th., *L'enfant mukongo, Orientations de base du système éducatif et développement de la personnalité*, Nauwelaerts, Louvain, 1962
  - Kridis N., *Adolescence et identité*, Hommes et perspectives, Marseille, 1990
  - Krol P.-A., *Avoir 20 ans en Afrique*, L'Harmattan, Paris, 1994
  - Lajeunesse-Pillard N., *Regard sur l'abandonnisme : les adolescents sans image en autrui*, Erès, Toulouse, 1989
  - Lani-Bayle M., *Enfants déchirés, enfants déchirants : réflexions à partir du placement familial*, Ed. Universitaires, Paris, 1984
  - - - - - *A la recherche de la génération perdue : histoires de trajectoires «en» et «sans» famille*, Hommes et perspectives, Marseille, 1990
  - - - - - *Du tag au graff'art : les messages de l'expression murale graffitée*, Hommes et perspectives, Marseille, 1993
  - Lapassade G., *L'entrée dans la vie : essai sur l'inachèvement de l'homme*, Minuit, Paris, 1963
  - Laufer M., *Troubles psychiques chez les adolescents*, Centurion, Paris, 1979
  - Laufer M. & M.-E., *Adolescence et rupture du développement : une perspective psychanalytique*, PUF, Paris, 1989
  - Laye C., *L'enfant noir*, Plon, Paris, 1953
  - Lebovici S. (dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable* (actes du colloque national sur la post-adolescence), PUF, Paris, 1985
  - Le Breton A., *L'adolescence illettrée*, Ed. Universitaires, Paris, 1989
  - - - - - *Devenir «adulte»* (actes du 2e colloque national sur la post-adolescence), PUF, Paris, 1990
  - Léger I., *L'adolescent dans le monde d'aujourd'hui*, Privat, Toulouse, 1974
  - Lehalle H., *Psychologie des adolescents*, PUF, Paris, 1985
  - Lemay M., *Les groupes de jeunes inadaptés*, PUF, Paris, 1961
  - Leroyer M., *Moi, mère de drogué*, Payot, Paris, 1981
  - Lescure M., *Les carences éducatives : les troubles de la relation à l'autre pendant l'enfance et l'adolescence*, Privat, Toulouse, 1978
  - Lesourd S., *Adolescents dans la cité*, Erès, Toulouse, 1992
  - Lévi-Strauss Cl. (dir.), *L'identité, séminaire interdisciplinaire*, PUF, Paris, 1986
  - Leyne M. & Bergeron M., *Pour comprendre les adolescents*, Sorbier, Paris, 1985
  - Lutte G., *Le moi idéal de l'adolescent, recherche génétique, différentielle et culturelle dans sept pays d'Europe*, Dessart, Bruxelles, 1971
  - - - - - *Supprimer l'adolescence, essai sur la condition des jeunes*, Ed. Ouvrières, Paris, 1982
  - - - - - *Il n'y a plus d'adolescence*, Ed. Ouvrières, Paris, 1984
  - - - - - *Libérer l'adolescence*, Mardaga, Bruxelles, 1988
  - Maheu W. de, *Qui a obstrué la cascade. Analyse sémantique du rituel de la circoncision chez les Komo du Zaïre*, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1985
  - Mailloux N., *Jeunes sans dialogue*, Fleurus, Paris, 1971
  - Mâle P., *Psychothérapie de l'adolescent*, PUF, Paris, 1964

- *La crise juvénile*, Payot, Paris, 1982
- Malewska H. & Gachon C. (dir.), *Le travail social et les enfants de migrants, Racisme et identité, Recherche-action*, CIEMI, L'Harmattan, 1988
- Malewska-Peyre H. & al., *Crise d'identité et déviance des jeunes immigrés*, La Documentation française, Paris, 1982
- Manciaux M. & Romer J.-C., *Les accidents de l'enfant et de l'adolescent*, Inserm, Paris, 1988
- Marc P., *Autour de la notion pédagogique d'attente*, Peter Lang, Berne, 1984
- «Les évolutions du sentiment d'identité de l'adolescent et de sa perception de la mort», *Aprendizagem/Desenvolvimento, Revista Internacional*, Lisbonne, 1990, III, 10, 69-75 (il s'agit de la transcription d'une conférence faite à Lisbonne en mai 1986)
- Marc P. (dir.), *La différence à fleur de peau*, Delval, Cousset (FR), 1989
- Marc P. & Rovero Ph., *Violences familiale, scolaire, sociale : une histoire bien ordinaire, Vous avez dit... pédagogie*, 28, Université de Neuchâtel, 1993
- Marcelli D. & Braconnier A., *Psychopathologie de l'adolescent*, Masson, Paris, 1984
- Marcelli D. & al., *Adolescences et dépressions : polyptique*, Masson, Paris, 1990
- Maréchal Cl., *L'alcool et les jeunes*, Programme 7, Paris, 1981
- Mannoni P., *Troubles scolaires et vie affective chez l'adolescent*, ESF, Paris, 1979
- Mbembe A., *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, L'Harmattan, Paris, 1985
- Meerbeck P. van, *Les années folles de l'adolescence*, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1988
- Meerbeck P. van (dir.), *Le mal d'être moi : abords pluriels de l'adolescence*, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1988
- *Peau d'âme : quelles médiations pour l'adolescence ?* De Boeck-Wesmael, Bruxelles, 1991
- Mead M., *Mœurs et sexualité en Océanie (L'adolescence à Samoa)*, Plon, Paris, 1963
- *Le fossé des générations*, Denoël-Gonthier, Paris, 1971
- Mendel G., *La révolte contre le père : une introduction à la sociopsychanalyse*, Payot, Paris, 1968
- *La crise des générations : étude sociopsychanalytique*, Payot, Paris, 1969
- *Pour décoloniser l'enfant : sociopsychanalyse de l'autorité*, Payot, Paris, 1971
- *La société n'est pas une famille : de la psychanalyse à la sociopsychanalyse*, La Découverte, Paris, 1992
- Mendousse P., *L'âme de l'adolescent*, Alcan, Paris, 1907
- *L'âme de l'adolescente*, Alcan, Paris, 1928
- Michard J. & al., *La délinquance des jeunes en groupe*, Centre de formation et de recherche de l'éducation surveillée de Vaucresson, 1963
- Michaud P.-A., *Adolescence et violence au quotidien*, Ed. Médecine et hygiène, Genève, 1989
- Miller A., *C'est pour ton bien; racines de la violence dans l'éducation des enfants*, Aubier, Paris, 1984
- Monod J., *Les Barjots : essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Julliard, Paris, 1968
- Montessori M., *De l'enfant à l'adolescent*, Desclée de Brouwer, Paris, 1960
- Moumouni A., *L'éducation en Afrique*, Maspero, Paris, 1964.
- Mucchielli A., *L'identité*, PUF, Paris, 1986
- Mucchielli R., *Comment ils deviennent délinquants*, ESF, Paris, 1974
- Mury G. & Gaulejac V. de, *Les jeunes de la rue : ce qu'ils disent de leur vie quotidienne (famille, travail, violence, sexualité, drogue)*, Privat, Toulouse, 1977
- Nahum-Valensi M. & Atlas C., *Les ados : peuple extraordinaire*, Mazarine, Paris, 1987
- Naudin O., *Adolescence : la santé au quotidien*, Ed. Universitaires, Paris, 1988
- Ngoma F., *L'initiation bakongo et sa signification*, xxx, Elisabethville, 1963
- Nikolic S., «L'adolescence, problème d'identité et de constitution du Soi», in *Psychiatrie de l'enfant*, XXX, 2, 1987, 491-496
- Olindo-Weber S., *La diagonale du suicidaire*, Harmattan, Paris, 1991
- Origlia D. & Ouillon H., *L'adolescent : la croissance, la formation de la personnalité, la vocation professionnelle, la sexualité, le sens moral, le rôle du milieu et de l'école*, ESF, Paris, 1971
- Ortigue E. & Ortigue M.C., *Œdipe africain*, Union générale d'éditions (10/18), Paris, 1973
- Osson D., *L'adolescent d'aujourd'hui entre son passé et un avenir*, Publ. Université de Lille, 1990
- Padioleau M.-F., *Les 13-18 ans : ce qui se passe dans leur corps et dans leur cœur*, Balland, Paris, 1990
- Pain J., *Ecoles : violence ou pédagogie ?* Matrice, Bruxelles, 1992
- Palmonari A., *Notes sur l'adolescence*, Delval, Cousset (FR), 1984
- Paulme D., *Classes et associations d'âge en Afrique de l'Ouest*, Plon, Paris, 1971
- Pelsser R., *Manuel de psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent*, Morin, Paris, 1989

- Perret-Clermont A.-N., *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale*, Peter Lang, Berne, 1979
- Petot J.-M., *Melanie Klein : premières découvertes et premier système (1919-1932)*, Dunod, Paris, 1979
- *Melanie Klein : le moi et le bon objet (1932-1960)*, Dunod, Paris, 1982
- Piaget J., *Six études de psychologie*, Gonthier, Genève, 1964
- Pingeon D., *La délinquance juvénile comme alternative à la répression*, Cahier de la Section des Sciences de l'éducation, 7, Université de Genève, 1978
- *La délinquance juvénile stigmatisée*, Cahier de la Section des Sciences de l'éducation, 27, Université de Genève, 1982
- *Adolescence délinquante : sens et contre-sens, impasses et issues*, Delval, Cousset (FR), 1991
- Pingeon D. & Quadri Fr., *La délinquance juvénile cachée : recherche en contre-poids aux préjugés*, EPSE, Université de Genève, 1985
- Quinche C. & Salberg L., *Récidives et multirécidives chez les petits délinquants*, Département de sociologie de l'Université de Genève, 1993
- Raimbault G., *L'enfant et la mort : des enfants malades parlent de la mort*, Privat, Toulouse, 1975
- Rabain J., *L'enfant du lignage, du sevrage à la classe d'âge chez les Wolof du Sénégal*, Payot, Paris, 1979
- Raponda-Walker A. & Sillans R., *Rites et croyances des peuples du Gabon*, Présence africaine, Paris, 1962
- Rassial J.-J., *L'adolescent et le psychanalyste*, Rivages, Paris, 1990
- Riéty S., *Vivre la boulimie ordinaire : à la recherche de son identité*, Chronique sociale, Lyon, 1992
- Rizzo N., *Le travail social en toxicomanie*, Institut d'études sociales, Genève, 1988
- Rocheblave-Spenlé A.-M., *La notion de rôle en psychologie sociale*, PUF, Paris, 1962
- Rodriguez-Tome H., *Le moi et l'autre dans la conscience de l'adolescent*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1972
- Rodriguez-Tome H. & Bariaud F., *Les perspectives temporelles à l'adolescence*, PUF, Paris, 1987
- Rodriguez-Tome H. & Zlotowicz M., «Peurs et angoisse dans l'enfance et l'adolescence», *Enfance*, 3/4, Paris, 1972
- Rosenthal R.A. & Jacobson L., *Pygmalion à l'école*, Casterman, Paris, 1971
- Rota M., *18-25 ans : la postadolescence et ses problèmes*, Privat, Toulouse, 1993
- Rouart J., *Psychopathologie de la puberté et de l'adolescence*, PUF, Paris, 1954
- Roumajon Y., *Ils ne sont pas nés délinquants*, Laffont, Paris, 1977
- Rousselet J., *L'adolescent, cet inconnu*, Flammarion, Paris, 1956
- *La jeunesse malade du savoir*, Grasset, Paris, 1980
- Rufer C., *L'adolescent migrant à l'école*, Travail de recherche personnelle, CFES, Neuchâtel, polycopié, 1983
- Saucier J.-F. & Houde L., *Prévention psychosociale pour l'enfance et l'adolescence*, Presses de l'Université de Montréal, 1990
- Sauvy A., *La révolte des jeunes*, Calmann-Lévy, Paris, 1970
- Schmit G., *L'obésité chez l'enfant*, PUF (QSJ), Paris, 1989
- Schuh S., «Luciano et l'autre des éléphants», in Gretler A. & al. (1981)
- Science et vie, *L'adolescence*, 188 (hors série), Paris, 1994
- Segré M., *Les enfants et les adolescents face au temps «libre»*, ESF, Paris, 1981
- Selosse J. (coord.), *Vols et voleurs de véhicules à moteur : un aspect particulier de la délinquance juvénile*, Cujas, Paris, 1965
- *Le travail avec les familles de jeunes marginaux*, Centre de formation et de recherche de l'éducation surveillée de Vaucresson, 1979
- Selosse J., *Les adolescents : identité et immigration à la deuxième génération*, Institut universitaire des sciences psychosociales et neurobiologiques, Bobigny, 1984
- Simon P.-H., *Pour un garçon de vingt ans*, Seuil, Paris, 1967
- Soulé M. & Golse B. (dir.), *Les traitements des psychoses de l'enfant et de l'adolescent*, Bayard, Paris, 1992
- Spitz Chr., *Questions d'adolescents*, Odile Jacob, Paris, 1994
- Stéphane A., *L'univers contestationnaire, ou les nouveaux chrétiens : étude psychanalytique*, Payot, Paris, 1969
- Stucki I., *Le tag*, Vous avez dit pédagogie, 33, Université de Neuchâtel, 1994
- Szabo D., *La délinquance juvénile : étiologie et prophylaxie; tendances de la recherche et bibliographie (1945-1960)*, North-Holland, Amsterdam, 1963
- *Déviance et criminalité*, Colin, Paris, 1970
- Szabo D., Gagné D. & Parizeau A., *L'adolescent et la société : étude comparative*, Dessart, Bruxelles, 1972
- Sztulman E. (dir.), *Adolescences, toxicomanies, approche psychanalytique*, Publ. Université de Toulouse, 1989
- Tap P., *L'adolescent face aux parents et aux professeurs*, Publ. Université de Toulouse, 2 v., 1966

- *La société Pygmalion, intégration sociale et réalisation de la personne*, Dunod, Paris, 1988
- Tap P. (dir.), *Production et affirmation de l'identité*, Privat, Toulouse, 1980
- Tap P. & Malewska-Peyre H. (dir.), *Marginalités et troubles de la socialisation*, PUF, Paris, 1993
- Tettekpoé D.A., «La famille traditionnelle togolaise face à un développement endogène et centré sur l'homme africain», in *Famille, enfant et développement en Afrique*, Unesco, Paris, 1988, 22-38
- «Développement de l'enfant dans son milieu selon les contextes sociaux, économiques et culturels», in *Famille, enfant et développement en Afrique*, Unesco, Paris, 1988, 65-98
- Tomkiewicz S. & al., *La prison c'est dehors*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1979
- Touraine A., *Le mouvement de mai ou le communisme utopique*, Seuil, Paris, 1968
- Tursz A., Souteyrand Y & Rachid Salmi L., *Adolescence et risque*, Syros, Paris, 1993
- Varga K., *L'adolescent violent et sa famille*, Privat, Toulouse, 1992
- Veillard-Cybulski M., *Les jeunes délinquants dans le monde*, Delachaux & Niestlé, Neuchâtel, 1963
- Vera-Ocampo E., *L'envers de la toxicomanie*, Denoël, Paris, 1989
- Vidal P., *Garçons et filles : le passage à l'âge d'homme chez les Gbaya Kara*, Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie comparative, Paris, 1976
- Vouilloz M.-F., *Structures scolaires et construction de l'identité de l'adolescent*, Mémoire de licence en sciences de l'éducation, Genève, 1979
- Vulbeau A., *Du tag au tag*, Institut de l'enfance et de la famille, Paris, 1990
- Winnicott D.W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1969
- *Processus de maturation chez l'enfant*, Payot, Paris, 1980
- *L'enfant et le monde extérieur*, Payot, Paris, 1980
- Zazzo B., *Psychologie différentielle de l'adolescence : étude de la représentation de soi*, PUF, Paris, 1966